

YOSHIDA Shuichi

LE MAUVAIS

Roman traduit du japonais
par Gérard Siary
et Mieko Nakajima-Siary



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Parade (Picquier poche)
Park Life (Picquier poche)

Ouvrage sélectionné par le Programme de Publication de Littérature
Japonaise (JLPP),
sous l'égide de l'Agence des Affaires Culturelles Japonaise

Titre original : *Akunin*

© 2007, Shuichi Yoshida
Originally published in Japan by Asahi Shimbun Publications Inc.
Edition française publiée avec l'autorisation de Yoshida Shûichi -
Bureau des Copyrights Français, Tokyo.
Traduction française : © Gérard Siary 2010
Tous droits réservés

© 2011, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0297-2

SOMMAIRE

I - QUI VOULAIT-ELLE RENCONTRER ?	7
II - QUI VOULAIT-IL RENCONTRER ?.....	81
III - QUI A-T-ELLE RENCONTRÉ ?	153
IV - QUI A-T-IL RENCONTRÉ ?	229
ÉPILOGUE : LE MAUVAIS QUE J'AI RENCONTRÉ.....	303

I

QUI VOULAIT-ELLE RENCONTRER ?

La nationale 263, route de quarante-huit kilomètres qui relie les villes de Fukuoka et de Saga, franchit du nord au sud le col de Mitsuse dans la zone montagneuse de Sefuri.

Point de départ : carrefour de l'Arae, arrondissement de Sawara, ville de Fukuoka. C'est un carrefour tout ce qu'il y a d'ordinaire, mais depuis les années 1960, comme la localité a évolué en cité-dortoir de Fukuoka, il est entouré d'immeubles plus ou moins hauts et, à l'est, d'un grand ensemble d'habitations collectives appelé Arae. L'arrondissement de Sawara accueille également le quartier universitaire de Fukuoka avec, disséminées sur un rayon de trois kilomètres à partir du carrefour d'Arakawa, des universités connues comme Fukuoka, Seinan Gakuin ou Nakamura Gakuen. Sans doute à cause de tous les étudiants qui y résident, les gens qui passent au carrefour ou attendent à l'arrêt de bus, même s'ils sont vieux, ont l'air d'avoir rajeuni.

A partir du carrefour de l'Arae, cette route 263, dite aussi route de Sawara, descend droit vers le sud. La route longe un supermarché Daie, un Mos Burger, un 7-Eleven et une librairie suburbaine avec l'enseigne LIVRES en gros caractères. Les supérettes, pour ne considérer qu'elles, ont leur entrée directement sur la route

un peu après la sortie dudit carrefour, mais une fois dépassé le carrefour de Noke, on trouve d'abord une à deux places de parking devant une première supérette, puis cinq à six à celle d'après, puis la surface du parking s'élargit à une dizaine de voitures à la suivante, et quand on arrive au croisement avec la rivière Muromi, il y a une supérette isolée, telle une petite boîte, sur un emplacement assez vaste pour que nombre de poids lourds s'y garent aisément.

A partir de là, la route monte en pente douce et, après un ample virage à droite devant le sanctuaire de Suga, les maisons particulières qui la bordent se font moins nombreuses et la route du col de Mitsuse débute, signalée par un asphalte flambant neuf et des rambardes blanches.

Sur ce col de Mitsuse, depuis très longtemps, les rumeurs les plus mystérieuses ne discontinuent pas. La plus ancienne dit qu'il aurait abrité des repaires de brigands au début de l'ère d'Edo. Une autre concerne la ténébreuse affaire de sept femmes assassinées à Kitakata dans la préfecture de Saga et rapporte que le meurtrier aurait trouvé refuge sur le col. Selon la plus récente, bien connue des jeunes qui s'y baladent en voiture pour tester leurs tripes, un fou aurait tué des clients qui logeaient dans le même hôtel que lui, un établissement appelé Village du Tyrol qui se trouvait là auparavant.

Bien que les témoignages de ceux qui ont vraiment vu des fantômes soient sujets à caution, on cite souvent les alentours de la sortie du tunnel de Mitsuse, limítrophe des départements de Saga et Fukuoka.

Ce tunnel du col de Mitsuse est une route à péage, dite « route de l'Écho », dont les travaux ont été lancés en 1979 pour remédier aux difficultés de circulation en hiver sur ce col affecté de nombreux virages et de pentes raides. Elle a été ouverte sept ans après, en 1986.

Comme un aller coûte 250 yens pour une voiture ordinaire et 870 yens pour les gros véhicules, les conducteurs circulant entre Nagasaki et Fukuoka, qui mettent le temps et l'argent en balance, ne sont pas rares à emprunter le col au lieu de l'autoroute.

Si on prend l'autoroute pour aller de Nagasaki à Hakata, cela coûte 3 650 yens pour une voiture ordinaire, tandis que si l'on choisit de prendre le col, même en payant le tunnel, on peut économiser près de 1 000 yens. Même en plein jour, c'est une route effrayante, bordée à droite et à gauche d'arbres touffus, et la nuit, aussi vite qu'on roule, on croirait se traîner sur un sentier de montagne avec pour tout secours une lampe de poche. Malgré tout, après avoir emprunté l'autoroute qui relie Nagasaki, Omura, Higashi Sonogi et Takeo, ceux qui ont décidé de passer par le col pour économiser de l'argent sortent à l'échangeur de Sagayamato, là où cette autoroute, qui court d'est en ouest, croise la nationale 263.

Jusqu'au 6 janvier 2002, la route du col de Mitsuse n'était qu'une voie depuis longtemps en déshérence à cause de l'ouverture de l'autoroute.

Pour les chauffeurs de poids lourds, c'était un choix économique, pour les jeunes qui ne savent pas quoi faire du temps qu'ils ont devant eux, c'était un endroit paranormal plutôt louche, et pour les gens du cru, ce n'était que la route du col limitrophe du département qui avait ouvert le tunnel géant dans lequel on avait investi 5 milliards de yens.

Mais au début janvier de cette année, il a neigé dans le Nord du Kyûshû, chose rare, et cette nationale 263, qui relie Fukuoka à Saga, puis l'autoroute Nagasaki, qui relie Saga et Nagasaki, sont remontées à la surface de la carte routière, telles des artères saillant sous la peau, parmi les routes aux innombrables ramifications qui,

comme autant de vaisseaux sanguins, sillonnent tout le pays.

Ce jour-là, la police arrêtait un jeune employé de chantier, domicilié dans la banlieue de Nagasaki, soupçonné d'avoir étranglé Yoshino Ishibashi, représentante en assurances, domiciliée à Fukuoka, et d'avoir abandonné son cadavre.

C'était un jour de neige, chose exceptionnelle dans le Kyûshû, une nuit de plein hiver où l'on avait fermé le col de Mitsuse.



Ce dimanche 9 décembre 2001, sorti en blouse blanche devant sa boutique, Yoshio Ishibashi, propriétaire du Salon de coiffure Ishibashi, non loin de la gare JR de Kurume, surveille la rue où le vent du nord soulève la poussière, comme pour attraper les clients qu'il n'a toujours pas vus depuis le matin bien que ce soit jour de congé. Une heure s'est écoulée depuis qu'il a pris le déjeuner préparé par Satoko, son épouse, mais il flotte encore une odeur de curry à l'extérieur de la boutique.

Devant son magasin, de la rue, il voit au loin la gare JR de Kurume. Au rond-point désert devant la gare, deux taxis stationnent depuis une heure, en attente de clients. Chaque fois qu'il voit cette place de la gare peu animée, Yoshio se demande si le nombre de ses clients varierait sensiblement si son salon n'était pas proche de la gare de JR mais de celle de Nishitetsu. En fait, les deux lignes qui relient Kurume à Fukuoka sont presque parallèles, mais le rapide des JR coûte 1 320 yens pour 26 minutes alors que le Nishitetsu Express, qui prend 42 minutes, mène à Fukuoka pour moins de la moitié de la somme, soit 600 yens.

Vaut-il mieux gagner 16 minutes ou économiser 720 yens ?

Chaque fois qu'il regarde de sa boutique cette gare de Kurume de plus en plus déserte d'année en année, Yoshio songe que la plupart des gens échangeraient facilement 16 minutes de leur temps contre 720 yens. Bien sûr, ce n'est pas le cas de tout le monde. Par exemple, bien qu'elle ait le même nom de famille que le sien, la famille Ishibashi, fondatrice de la marque Bridgestone qui fait la fierté de Kurume dans le monde, n'a aucune raison d'échanger un temps précieux pour une somme d'argent aussi dérisoire. Mais ces gens-là ne sont qu'une poignée dans cette ville et la plupart des habitants font comme Yoshio qui attend pour l'heure le client devant sa boutique en ce début d'après-midi de décembre : quand ils vont à Fukuoka, ils choisissent la gare de Nishitetsu, la plus éloignée mais aussi la moins chère.

Yoshio a calculé un jour la différence du rapport tarif/temps entre JR et Nishitetsu. Question : si 16 minutes valent 720 yens, combien vaut l'homme s'il vit jusqu'à soixante-dix ans ? Calculette en main, il a d'abord cru à une erreur à la vue du total. 1 milliard et 600 millions de yens. Il a refait le calcul, mais pour trouver la même somme. Une vie d'homme = 1 milliard et 600 millions de yens. Ma vie = 1 milliard et 600 millions de yens.

On dira qu'il avait tapé cette somme sur sa calculette pour tuer le temps, que ce chiffre était dénué de sens, mais sur le moment, pour lui propriétaire d'un salon de coiffure dont la clientèle ne cessait de décroître, le prix obtenu lui avait procuré un sentiment de bonheur.

Yoshio a une fille unique du nom de Yoshino qui a terminé ses études dans une université de cycle court au printemps de cette année et débuté comme représentante en assurances à Fukuoka. Il s'y est opposé durant

deux semaines – vu que c'est le même département et qu'elle ne pouvait compter que sur un salaire à la commission, mieux valait faire la navette de la maison par Nishitetsu comme du temps où elle était étudiante – mais elle a tenu bon : « J'aurai une aide au loyer et je ne travaillerai pas dur si je reste à la maison », et fini par déménager dans un appartement de la société.

Il n'y a sans doute aucun rapport de cause à effet, mais depuis son déménagement à Hakata, Yoshino ne vient presque plus à la maison. Lorsque ses parents téléphonent pour lui proposer de rentrer le week-end, elle leur dit froidement que ce sera impossible car elle reçoit des clients. Ils pensaient la voir au moins pour les fêtes du Nouvel An, mais l'épouse de Yoshio lui a annoncé il y a quelques jours : « Pour la fin de l'année, Yoshino pense aller à Osaka avec ses collègues de la même promotion, elle ne rentrera pas.

— A Osaka ? Et pour faire quoi ? a hurlé Yoshio.

— Ne t'en prends pas à moi. Les filles doivent sortir entre elles aux studios Universal ou quelque chose comme ça, a répondu sa femme, comme si elle s'attendait à sa réaction, et elle a commencé à préparer le dîner à la cuisine.

— Une chose aussi importante, et c'est maintenant que tu me le dis ? »

Tandis qu'il hurlait de plus belle derrière elle, sa femme versait de la sauce de soja dans la marmite en disant calmement : « C'est une adulte, elle gagne sa vie à présent. Déjà que c'est difficile d'avoir des congés, autant la laisser faire ce qu'elle veut les jours fériés. »

A l'époque où il l'avait rencontrée, elle aurait été digne d'être élue Miss Kurume, mais depuis la naissance de Yoshino, peut-être à cause de la graisse qu'elle a accumulée, il n'en est plus question.

« Tu es au courant depuis quand ? »

A ce moment-là, la porte du magasin a fait *drelin ! drelin !* et il est retourné au magasin en claquant la langue. Son épouse n'a rien répondu, mais lui imaginait clairement la scène, sa fille demandant au téléphone : « N'en parle pas à papa tant que je n'ai pas réservé le billet d'avion », et son épouse marmonnant avec embarras : « D'accord, d'accord. »

La personne qui venait d'entrer était un écolier du voisinage, que sa mère accompagnait il n'y avait pas si longtemps encore. Il était mignon comme une poupée japonaise casquée et en armure, mais sa mère devait l'avoir porté un peu trop dans son dos quand il était bébé, car il avait l'occiput si aplati qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire.

Enfin, tant qu'un enfant comme lui voulait bien fréquenter le coiffeur du voisinage, ça allait. Mais à l'âge du collège et du lycée, il deviendrait coquet, voudrait avoir les cheveux longs, éviterait son salon qui faisait selon lui des coupes ringardes, et un beau jour prendrait le Nishitetsu le week-end pour aller se faire couper les cheveux dans un salon de coiffure chic de Hakata où il aurait pris rendez-vous.

L'autre jour, quand Yoshio parlait de ça au syndicat des coiffeurs, la propriétaire du salon Lily, en train de boire du *shôchû* à côté de lui, a glissé : « Et encore, les garçons, ça va. Mais les filles, il n'y a pas que les collégiennes, les écolières aussi fréquentent le salon de Hakata à présent.

— Toi aussi, quand tu étais petite, tu étais coquette, non ? Il ne s'agit pas que des gosses d'aujourd'hui, l'a raillée Yoshio.

— De mon temps, on n'allait pas au salon de Hakata, on passait deux ou trois heures debout devant la glace avec une brosse soufflante à la main.

— C'était la coupe à la Seiko, hein ? »

Yoshio a rigolé, bon nombre de buveurs à côté d'eux se sont joints à leur conversation, un verre à la main, en ajoutant : « C'est une histoire qui date de vingt ans déjà. »

Yoshio et les autres sont un peu plus âgés que cette Seiko Matsuda qui vient de la même ville qu'eux. Quand il se remémore le début des années 1980, Yoshio a l'impression que le chant cristallin de Seiko Matsuda avait redonné toute sa brillance à la ville de Kurume, devenue terne à présent.

Du temps de sa jeunesse, Yoshio était allé une seule fois à Tokyo, par train de nuit avec correspondance, avec les membres du groupe nul de rockabilly dont il faisait partie, cheveux noyés de brillantine, pour visiter la zone piétonnière de Harajuku.

Le premier jour, ils s'étaient sentis submergés par la foule, le second jour, c'étaient déjà des habitués. Malgré tout, rendus irritables par un complexe d'infériorité et un côté fier-à-bras propre aux campagnards, ils avaient cherché querelle à des gars qui dansaient dans une rue piétonnière. Mais Yoshio se souvient que les jeunes de Tokyo avaient répondu nonchalamment aux provocations lancées avec l'accent de Kyûshû : « Dites, vous gênez, là, vous voulez pas dégager un peu ? » Et aussi, ça devait être quand ils marchaient dans Roppongi en quête d'un bar signalé dans le guide, Masakatsu, le batteur, avait marmonné avec un accent attendri : « Décidément, Seiko Matsuda, elle est formidable ! Elle qui vient de Kurume, elle a réussi dans la capitale ! » Yoshio n'a jamais pu oublier ces paroles. Quand il y repense, c'est au retour de ce voyage que Satoko, pas encore officiellement son épouse, lui avait annoncé sa grossesse.

Peut-être que l'attente du chaland debout devant la boutique porte ses fruits, toujours est-il que ce jour-là,

en fin d'après-midi, les clients affluent soudain. Le premier est un voisin, retraité de la préfecture depuis un an, et qui, grâce à sa prime de départ et à sa pension, n'a sans doute pas à s'inquiéter pour son vieil âge. Récemment, il a acheté trois mini-teckels d'un coup à 100 000 yens pièce, et même pour venir chez le coiffeur, il les porte tous trois dans ses bras.

Pendant que Yoshio coupe les cheveux dégarnis du retraité qui a attaché ses trois chiens bruyants à la devanture, un collégien du coin rapplique. Il entre sans même saluer, va s'asseoir directement sur le banc de derrière et se plonge dans les mangas qu'il a apportés avec lui. Yoshio songe à appeler sa femme pour l'aider, mais il a presque fini avec le propriétaire des teckels et dit donc au garçon à l'air renfrogné : « Je suis à toi tout de suite, attends un peu, s'il te plaît. » A l'occasion de son mariage avec Yoshio, sa femme avait suivi l'école à Hakata et obtenu son diplôme de coiffeuse. Elle caressait le rêve d'ouvrir une autre boutique plus tard, mais la situation économique des années 1980 s'était vite assombrie, et de plus, suite à la mort de sa mère d'une embolie cérébrale trois ans auparavant, elle avait eu ces mots sinistres : « Quand je touche les cheveux des autres, il me semble toucher un cadavre », et elle ne se montrait plus au salon depuis un moment. Mais quand les affaires marchent, elles marchent, et tandis que Yoshio rase le retraité de la préfecture, un troisième client arrive. Il ne peut faire autrement qu'appeler sa femme au fond du magasin pour qu'elle vienne lui prêter main-forte, mais elle lui répond sans aménité :

« Je ne peux pas lâcher ce que je fais.

— Tu ne peux pas ? Les clients attendent !

— Ecoute, je retire le fil noir des crevettes.

— Tu ne peux pas faire ça après ?

— Il vaut mieux que je finisse maintenant. »

Elle n'a pas fini sa phrase que Yoshio a déjà renoncé au fond de lui. Dans le miroir, le monsieur qui a pris sa retraite de la préfecture l'an dernier sourit d'un air étonné. Sans doute a-t-il déjà entendu entre eux ce genre d'échange un peu vif.

« Excuse-moi un instant, s'il te plaît, dit Yoshio au collégien qui, dans son dos, plongé dans la lecture de ses mangas, ne fait pas attention à lui. Elle a beau être femme de coiffeur, elle est incorrigible. »

Quand il claque la langue en reprenant ses ciseaux, son regard croise dans le miroir celui du client, qui dit : « ... C'est pareil chez moi. Il suffit que je lui demande de promener les chiens pour qu'elle se fâche et me dise : "Toi, tu ne comprends rien aux difficultés des tâches ménagères et tu me prends pour une bonne !" » et il tire la langue.

Même si Yoshio répond au propos du client d'un sourire diplomatique, l'histoire du retraité qui demande à promener les chiens n'a rien à voir avec celle du coiffeur qui demande à sa femme de couper les cheveux du client.

Même après, chose rare, le magasin ne désemplit pas. Jusqu'à la fermeture à 19 heures, huit personnes en tout se succèdent, y compris des clients pour se faire teindre leurs cheveux blancs. Il est occupé exactement comme si ses habitués, qui viennent au rythme d'une fois par mois, arrivaient tous à la fois. Quand bien même il voudrait appeler sa femme, elle a fini avec les crevettes et filé faire les courses.

Après avoir raccompagné le dernier client à la porte, en balayant les cheveux éparpillés sur le sol, Yoshio pense que ce serait tout de même bien si, non, il ne dit pas tous les jours, mais au moins une fois par semaine il faisait une journée comme celle-là. A force d'être debout, ses jambes et ses reins ne le portent

plus, mais voilà bien plus de dix ans qu'il n'avait pas goûté cette sensation-là : voir le portefeuille en cuir usé qui lui tient lieu de caisse tout gonflé de billets de 1 000 yens.

Quand il monte au living après la fermeture du magasin, sa femme parle au téléphone avec leur fille. Au moins, elle ne manque pas à sa promesse de téléphoner une fois par semaine, le dimanche soir. Mais en voyant son épouse en train de causer avec leur fille, il se soucie plus de la note de téléphone que du contenu de leur conversation. Il y a quelques mois, sa fille s'est acheté un portable. Il a beau lui dire et lui répéter d'utiliser le téléphone fixe de son appartement, elle continue à appeler de son portable au prétexte que c'est plus facile car elle l'a toujours sous la main.



Au même moment, dans une pièce de l'immeuble Fairy Hakata que louent les Assurances Heisei, sises à Chiyo dans l'arrondissement de Hakata de la ville de Fukuoka, Yoshino Ishibashi, fille unique de Yoshio, se passe du vernis à ongles tout en marmonnant une réponse indifférente à sa mère qui continue son histoire : « L'habitué a amené des mini-teckels très mignons. »

Chez Fairy Hakata, il y a une trentaine de studios, tous occupés par des salariées des Assurances Heisei. A la différence du foyer géré par la société proprement dite, ni cantine ni règlement intérieur ; comme toutes les employées travaillent pour la même société, quoique dans des zones différentes, elles se parlent d'un balcon à l'autre, et certaines se retrouvent tous les soirs, canette de jus en main, dans le pavillon de la cour, où l'on entend résonner leurs rires joyeux.

La société participe pour 30 000 yens, les résidentes ajoutent 30 000 yens pour le loyer. Le studio est équipé d'un bloc-bain et d'une kitchenette ; pour économiser sur les frais de nourriture, beaucoup se réunissent chez l'une ou l'autre pour préparer un dîner commun.

Yoshino, lasse de cette histoire interminable de chiens, interrompt sa mère : « Maman, je vais dîner avec mes amies. »

Sa mère s'aperçoit alors que sa fille, à qui elle a pourtant posé la question dès le début de son appel, n'a pas encore dîné. Elle s'excuse : « Ah bon ? Pardon, pardon », puis ajoute : « Attends un peu, je te passe papa. »

Embêtée, Yoshino sort sur le balcon du premier étage. De là elle voit le pavillon de la cour et des filles qui conversent joyeusement dans le froid. Parmi elles, il y a Suzuka Nakamachi : originaire de Saitama, elle est si fière de n'avoir pas d'accent qu'elle parle plus haut que les autres d'un téléfilm médiocre.

Sur le point de passer du balcon à la chambre, Yoshino entend la voix de son père :

« Allô ?

— Là, je vais dîner avec des amies », dit-elle pour couper court. Mais son père n'a rien de spécial à dire non plus, semble-t-il, il ne se répand pas en plaintes comme d'habitude sur les mauvaises affaires, il est d'une exceptionnelle bonne humeur et lui dit : « Ah bon. Fais bien attention, surtout... A propos, ton travail, ça marche ? » Yoshino lui répond brièvement : « Mon travail ? Je ne peux quand même pas décrocher de contrat juste en me lançant comme ça », et raccroche en disant : « En tout cas, je dois y aller. Au revoir. » Sans savoir que c'est la dernière conversation qu'elle a avec ses parents.



Elle attend un peu dans le hall de l'immeuble, Sari et Mako descendent l'escalier du même pas cadencé. Chez Fairy Hakata, c'est surtout avec elles que Yoshino a noué amitié, même si elles ne travaillent pas dans la même zone.

Quand Sari, grande et mince, et Mako, un peu boulotte, descendent l'escalier côte à côte, elles n'ont pas l'air d'être sur la même marche alors qu'elles le sont.

Ce jour-là, les trois amies ont fait les grands magasins de Tenjin, mais il était un peu trop tôt pour aller dîner et elles sont revenues à leur appartement.

Sari porte les boucles d'oreilles Open Heart qu'elle vient d'acheter dans l'après-midi à l'enseigne Tiffany de chez Mitsukoshi. Elle a hésité près d'une heure avant d'acheter ces boucles d'oreilles qui coûtaient 20 000 yens et des poussières.

Décidément lasse d'attendre, Yoshino est intervenue pour dire à Sari qui prenait un article après l'autre en comparant les prix : « Quand tu ne sais pas quoi choisir, le mieux encore, c'est d'acheter classique. »

Tout en complimentant Sari sur ses boucles d'oreilles, Yoshino rajuste ses bottes qui la gênent quelque part. Les talons sont déjà usés, la fermeture éclair est presque cassée. Ses deux amies portent à peu près les mêmes bottes.

Quand Yoshino se relève pour demander : « Où va-t-on ? », Mako, qui ne donne quasiment jamais son avis d'habitude, fait une proposition :

« Des *gyoza*¹ à la marmite, ça vous tente ?

— Ah oui, j'ai envie de manger des *gyoza* », approuve aussitôt Sari, qui cherche le regard de Yoshino comme pour demander son avis.

1. *Gyoza* : raviolis à la japonaise.

Yoshino range son portable dans le cabas Piano Louis Vuitton que son père lui a offert à la fin de ses études et sort son portefeuille, Vuitton lui aussi, pour constater avec un soupir qu'il ne lui reste même pas 10 000 yens.

En entendant Yoshino répondre : « Ce n'est pas embêtant d'aller à Nakasu ? », Sari perçoit quelque chose dans sa façon de parler et lui demande : « Tu as rendez-vous ou quoi ? » Yoshino incline la tête de façon ambiguë.

« Masuo, peut-être ? » demande d'un ton mi-surpris mi-soupçonneux Sari, qui scrute son visage. Yoshino élude d'abord la question d'un « Mais comment ?! » puis répond vite : « Mais ce serait bien si on pouvait se voir juste un peu aujourd'hui.

— Alors, mieux vaut laisser tomber les *gyoza* », intervient Mako avec un tel accent d'urgence que Yoshino ne peut s'empêcher de rire.

De Fairy Hakata jusqu'à la station de métro Chiyokenchôguchi, il ne faut pas trois minutes à pied. Mais la route longe le parc sombre et touffu de Higashi : pas de problème dans la journée, mais mieux vaut ne pas y circuler seul la nuit, signale le panneau d'affichage du quartier.

Dans le parc Higashi, dépendance de la préfecture de Fukuoka, se dressent la statue en bronze du célèbre empereur retiré Kameyama qui, lors de l'invasion mongole du XIII^e siècle, avait fait cette prière au grand sanctuaire d'Ise : « Je veux faire don de mon corps à la patrie en danger », et celle de saint Nichiren, fondateur de la secte bouddhiste du même nom. Bien que ce vaste emplacement soit parsemé d'édifices, tels le sanctuaire en l'honneur du dieu Ebisu et les Archives de l'invasion mongole, l'ensemble du parc se mue en une forêt obscure à la tombée du jour.

Sur le chemin de la station de métro, Yoshino montre à Sari et Mako le message qu'elle a reçu de Keigo Masuo quelques jours plus tôt.

Les studios Universal, je veux y aller moi aussi ! Mais pour les fêtes de fin d'année, c'est plein de monde. Ben, je vais me coucher. Bonne nuit.

Après avoir lu le message à tour de rôle, Sari et Mako poussent un soupir comme si leur corps frissonnait du même désir.

« Ça veut dire qu'il te propose d'aller avec lui aux studios Universal, non ? » dit d'un air envieux Mako, qui doit être d'un naturel naïf. Yoshino répond avec un sourire ambigu : « Tu crois ? » Sari intervient : « Si c'est toi qui l'invites, il ne pourra pas refuser. »

Keigo Masuo est étudiant en quatrième année à la faculté de commerce de l'université Nanseigakuin. Sa famille possède un *ryokan*¹ et d'autres établissements à Yufuin, semble-t-il. Il loue un vaste appartement devant la gare de Hakata et roule en Audi A6. Cette même année 2001, vers la mi-octobre, Yoshino et ses amies ont fait sa connaissance dans un bar de Tenjin. Elles y étaient entrées toutes les trois par hasard, mais à l'invitation de Masuo et ses amis, qui faisaient du boucan au fond du bar, elles avaient joué aux fléchettes jusqu'à près de minuit.

De fait, ce soir-là, Masuo a bien demandé son numéro de portable à Yoshino, mais elle a menti en prétendant qu'elle avait eu plusieurs rendez-vous avec lui depuis.

« Alors après, tu vas voir Masuo ? Si tu en profitais pour l'inviter... ? »

Yoshino ayant esquivé la question précédente : « Tu as rendez-vous avec qui ? », les deux autres croient donc qu'elle a rendez-vous avec Masuo.

1. *Ryokan* : auberge traditionnelle japonaise.

Comme pour fuir le regard de Sari, Yoshino répète : « Aujourd'hui, je vais le voir un peu, c'est tout. »

L'obscurité du parc Higashi, où règne un profond silence, absorbe le bruit de leurs pas.

Sur tout le trajet jusqu'à la station, la discussion roule sur Keigo Masuo. Bien que la route longe ce parc sinistre, grâce à leurs voix enjouées, les lampadaires semblent plus nombreux que d'habitude.

Même dans le train pour aller à Tenjin, du début jusqu'à la fin, il n'est question que de Keigo Masuo : il ressemble à telle ou telle vedette du show-biz, sa famille possède d'après Internet un *ryokan* avec des pavillons munis d'un bain à ciel ouvert, etc.

Lors de leur rencontre au bar de Tenjin, Yoshino était fière d'être la seule à qui Masuo avait demandé son numéro de portable. Et c'est cette fierté qui l'a poussée, quand Sari lui a demandé : « Dis, tu as reçu un message de Masuo ? », à répondre instantanément : « Oui, j'en ai eu un. On a rendez-vous ce week-end. » Et le week-end en question, elles ont commenté sa tenue et sa coiffure avant de l'escorter gaiement à la porte. Mise dans l'impossibilité de retirer ce petit mensonge spontané, Yoshino a tué le temps en rentrant chez ses parents par Nishitetsu.

En vérité, depuis cette rencontre au bar, on ne peut pas dire que Yoshino et Masuo aient perdu tout contact. Si elle envoie un message, il lui répond toujours, et si elle écrit : *J'ai envie d'aller aux studios Universal, pas toi ?*, il répond aussitôt : *Moi aussi, absolument !* avec un « ! ». Seulement, le *Alors, allons-y ensemble* n'a jamais eu lieu. Dans les faits, ils ont échangé quelques messages, mais Yoshino ne l'a pas revu depuis le bar de Tenjin.

Même une fois entrées dans le restaurant de *gyoza* à la marmite de Nakasu, elles poursuivent leur discussion sur Masuo. Sur la table s'étalent les ailes de poulet mijotées,

la salade de pommes de terre et puis les *gyoza*, le plat principal. Pendant qu'elles boivent une bière à la pression, Mako envie franchement Yoshino d'avoir un petit ami, et Sari, un peu jalouse, lui conseille de ne pas se faire avoir.

« Dis, ça ira pour l'heure ? » demande Mako.

Yoshino regarde l'horloge murale : l'aiguille, à l'intérieur du globe en verre graisseux, indique déjà 21 heures.

« Ça va. Il a rendez-vous avec des amis après, on ne pourra pas se voir longtemps, dit Yoshino.

— Ouaah ! Vous voulez vous voir quand même, même pour si peu de temps », soupire Mako. Sans corriger le malentendu, Yoshino hausse les épaules et dit : « Moi aussi, je bosse demain. »

En vérité, ce soir-là, ce n'est pas avec Keigo Masuo qu'elle a rendez-vous. C'est avec l'un des hommes que, lasse de ne pas avoir de nouvelles de Keigo Masuo, elle a connus par un site de rencontres où elle s'est abonnée pour tuer le temps.



Au moment même où, tout en mangeant leurs *gyoza* à Nakasu, Yoshino bavarde gaiement avec Sari et Mako sur Keigo Masuo, à quinze kilomètres de là, un homme donne un brusque coup de volant dans un virage au col de Mitsuse et arrête sa voiture sur un accotement couvert de gravillons. C'est une route trop peu empruntée pour mériter le nom de nationale.

Les phares font émerger la ligne blanche en mordant sur elle, elle paraît onduler une seconde, tel un serpent blanc. Ce serpent blanc s'allonge comme pour ligoter le col. Le col solidement ligoté se tord, les feuilles de la montagne en tremblent.

Si l'on remonte la route, au beau milieu de l'obscurité, on voit surgir au loin, bouche béante, la sortie du tunnel de Mitsuse. En descente, les lumières de la ville de Hakata s'offrent peu à peu au regard.

Les phares de la voiture garée sur le bas-côté illuminent de leur lumière bleuâtre la poussière du sol et les buissons derrière. Un papillon de nuit raye la lumière.

Depuis l'échangeur de Sagayamoto, les lacets se sont succédé sans interruption. A chaque tournant, la pièce de 10 yens posée sur le tableau de bord se déplaçait de droite à gauche et retour.

Cette pièce de 10 yens, c'est la monnaie qu'il a reçue à la station-service où il s'est arrêté avant d'amorcer le col. D'habitude, il en prend pour 3 000 ou 3 500 yens, mais comme la jeune employée à l'entrée du magasin était mignonne, il a demandé par vanité « un plein de super ». Tarif : 5 990 yens. Il a payé en billets de mille, il ne lui restait plus qu'un billet de 5 000 yens dans son portefeuille.

La pompiste a plongé à deux mains le pistolet à essence dans le réservoir. Dans son rétroviseur extérieur, l'homme observait son manège. Durant l'opération, elle est passée devant la voiture essuyer le pare-brise, comme pour y presser ses gros seins. C'est début décembre, la brise nocturne est glacée, les joues de la femme écarlates. Sur cette triste route de campagne, seule brillait comme en plein jour cette station-service.

« Dimanche, j'ai rendez-vous avec des amies pour dîner, mais si c'est plus tard...

— Pour moi, même tard en soirée, ça va.

— Mais le foyer ferme à 23 heures... »

L'homme se rappelle la voix de Yoshino il y a quelques jours au téléphone.

Il a fourré la pièce de 10 yens au fond de sa poche de jean. Et effleuré du bout des doigts son sexe durci. Non

pas à la pensée de Yoshino, mais comme ça, à son insu, en négociant victorieusement un virage serré après l'autre jusqu'au col.

Il s'appelle Yûichi Shimizu. Il a vingt-sept ans, travaille sur un chantier et vit dans la banlieue de Nagasaki. Il va à la rencontre de Yoshino Ishibashi, qu'il n'a vue que deux fois le mois précédent, et encore, non sans mal.

Le rendez-vous est à 22 heures ; même en comptant la descente du col, il a du temps devant lui. L'endroit convenu est en ville, devant l'entrée principale du parc Higashi, où il l'a raccompagnée en voiture la fois d'avant. De là où il était garé, on voyait se dresser les hautes statues de bronze à l'intérieur du jardin.

Yûichi ouvre la portière et sort juste les pieds. Comme il a abaissé la suspension de la voiture, ses pieds touchent le sol.

Il tuerait un peu le temps s'il fumait une cigarette, mais Yûichi n'a pas l'habitude de fumer. Sur son lieu de travail, durant la pause, tous les autres ouvriers fument, mais lui, plutôt que de fumer, il préfère de beaucoup se délasser en fermant les yeux.

Il sent passer sur sa nuque l'air chaud et confiné de la voiture qui s'échappe à l'extérieur.

L'issue du tunnel se voit au loin. Sinon, aucune couleur. Mais l'obscurité prend diverses nuances : proche du violet au sommet, blanchâtre autour de la lune cachée derrière les nuages, noirâtre au-dessus des fourrés... Si l'on y regarde bien, on distingue plusieurs couleurs.

Tandis qu'il compare un instant la différence entre l'obscurité et la cécité en ouvrant et fermant les yeux plusieurs fois, les phares d'une voiture qui grimpe vers le col lui semblent tout petits. Ils disparaissent dans un virage pour reparaître au suivant. Les phares, quoique

petits, reflètent le garde-fou blanc et le miroir de virage orange.

Juste à ce moment-là, en provenance du tunnel, un petit camion se rapproche puis s'éclipse. Dans la foulée, il laisse une forte odeur de bétail. La puanteur animale, mêlée à l'air pur et froid de la nuit, mordille soudain le nez de Yûichi, telle une méduse.

Il ferme la portière pour échapper à l'odeur et abat le siège pour s'allonger. Il sort son portable, toujours pas de message de Yoshino. Il ouvre l'image à la place et Yoshino lui apparaît en lingerie. On ne voit pas son visage, mais son petit bouton d'acné à l'épaule est bien net.

Yoshino exigeait 3 000 yens pour qu'il garde juste cette image.

« Hé, arrête ! »

Dans la chambre du love-hôtel, bâti sur le terrain remblayé de la baie de Hakata, lorsque Yûichi a braqué son portable pour la photographe, elle a caché sa poitrine avec un chemisier blanc. Celui-là même qu'elle allait enfiler mais avait dû serrer trop fort sur sa poitrine dans sa précipitation. Elle a manifesté son mécontentement : « Tiens, regarde ! Il est tout froissé, maintenant ! »

La tapisserie du love-hôtel semblait collée à même les murs en béton, on étouffait dans cette chambre. 4 320 yens les trois heures, une pièce revêtue d'une moquette bon marché, un lit tube semi-double avec un matelas et un futon plus petit étendu dessus pour une raison inconnue. Une fenêtre condamnée d'où l'on voyait le pont aérien de l'autoroute urbaine mais pas le paysage de la baie.

Yûichi a murmuré sans se décourager : « Dis, tu veux bien me laisser te prendre en photo ? » Yoshino a répliqué : « T'es idiot ou quoi ? » avant de pouffer de

rire. Son chemisier froissé semblait la préoccuper davantage.

« Une seule, et je ne prends pas ton visage. »

Yûichi l'a suppliée en s'asseyant sur le lit sur ses talons. Yoshino l'a regardé un instant par en dessous. D'une voix lasse, elle a demandé : « Une photo ?... Tu m'offres combien ? »

Yûichi ne portait que ses sous-vêtements. Son portefeuille, fourré dans la poche arrière du jean qu'il avait fait tomber sous le lit en l'ôtant, formait une protubérance.

Comme il se murait dans le silence, Yoshino a dit : « Ça ira pour 3 000 yens. » Elle ne cachait plus sa poitrine, son soutien-gorge plus brillant que son chemisier blanc s'enfonçait dans ses seins.

Il a appuyé le pouce sur la touche. Un déclic, l'image de Yoshino à moitié nue est restée sur le portable.

Elle a aussitôt sauté sur le lit pour exiger qu'il lui montre l'image. Après avoir vérifié que son visage n'était pas sur la photo, elle est descendue du lit en disant : « Vraiment, il faut que j'y aille, le foyer va fermer », et a enfilé son chemisier blanc.

Du parking de l'hôtel, on apercevait au loin la tour de Fukuoka. Yoshino a pressé Yûichi qui allongeait le cou pour mieux voir.

« Allez, dépêche-toi !

— Tu es déjà montée au belvédère de la tour de Fukuoka ? »

Après avoir répondu « Oui, quand j'étais même » d'un air impatient, elle a pointé le menton pour qu'il monte vite en voiture. Yûichi allait dire : « On dirait un phare, tu ne trouves pas ? » mais elle avait déjà pris place sur le siège passager.



« Si j'allais avec Masuo aux studios Universal aux vacances de Nouvel An, on devrait y passer deux nuits, non ? » dit Yoshino en pinçant dans la marmite en fonte des *gyoza* déjà refroidis.

Elle a rendez-vous avec Yûichi Shimizu à 22 heures, mais l'horloge du restaurant indique déjà cette heure-là.

« Yoshino, tu es déjà allée à Osaka ? demande Mako, le visage allumé par deux bières pression.

— Moi, non, pas encore, répond Yoshino en secouant la tête.

— Moi non plus, mais mon cousin y habite. »

Taciturne d'habitude, Mako devient volubile en état d'ivresse. Elle a l'air de zozoter d'habitude, mais sa voix se fait câline quand elle est saoule, et lors des réunions amicales avec les garçons, sa présence est un peu gênante.

« Je ne suis jamais allée à l'étranger... dit Mako qui se met à l'aise sur son coussin et pose les coudes sur la table.

— Moi non plus, répond Yoshino.

— Sari est déjà allée à Hawaï, je crois », murmure Mako, sans paraître l'envier particulièrement, en baissant les yeux sur le coussin vide de Sari, qui est allée aux toilettes.

Cette attitude indifférente de Mako fait parfois grincer des dents Yoshino. Il lui semble que Mako ne sait parler d'elle-même qu'en se dévalorisant, du style « bof, moi... ».

C'est sûr : au foyer, Yoshino, Mako et Sari, pour l'heure aux toilettes, passent pour un trio de très bonnes amies. Ce n'est pas tout le temps, mais il leur arrive de se retrouver à dîner dans la chambre de l'une ou l'autre, ou d'occuper le pavillon de la cour, où leurs voix rieuses résonnent jusqu'à la tombée de la nuit. Leur piètre

chiffre d'affaires a approfondi leurs liens. A leur entrée dans la société, Sari et Yoshino, qui ont du caractère, rivalisaient chaque mois à qui ferait le meilleur résultat. Mais après avoir décroché quelques contrats avec des parents, leur enthousiasme s'est refroidi en un clin d'œil. Et ces derniers temps, en compagnie de Mako qui depuis le début n'a aucune fibre commerciale, après avoir assisté à la réunion du matin au bureau, elles renoncent souvent aux visites de démarchage, qui n'aboutissent à rien, pour aller au cinéma.

On peut dire que Mako, avec son côté facile à vivre, a servi d'amortisseur entre Yoshino et Sari et les a rapprochées.

« Dis, Mako, si jamais je vais avec Masuo aux studios Universal, tu ne veux pas venir avec nous ? » dit Yoshino.

Sari ne revient toujours pas des toilettes.

« Moi ? » Sous le coup de la surprise, Mako, qui tenait son menton entre ses mains sur la table, l'en décroche.

« On n'a qu'à demander à Masuo d'inviter un ami et y aller à quatre. Dans ce genre d'endroit, plus on est de fous, plus on rit. »

A ce moment-là, entre Yoshino et Masuo, il n'y a aucun projet d'aller aux studios Universal, mais en impliquant autrui dans ce scénario imaginaire, Yoshino semble savourer une douce excitation, comme si la chose allait peu à peu se réaliser. De plus, même si elle fait marcher Mako, quand le moment viendra pour de bon, elle pourra toujours dire : « Apparemment, Masuo a eu un imprévu, il ne peut pas venir. Mais ce serait dommage de gaspiller les tickets, allons-y à deux. » Si ce n'est pas avec Masuo, eh bien tant pis, ce sera avec Mako, mais Yoshino tient absolument à aller aux studios Universal pour ses congés du Nouvel An.

« Mais on ne va pas inviter Sari ? demande Mako, qui fixe Yoshino d'un air inquiet.

— Masuo n'a pas l'air de trop aimer Sari, dit Yoshino en baissant la voix exprès.

— Vraiment ? Ils avaient l'air de bien s'entendre au bar.

— Ne le répète pas à Sari. La pauvre... »

A ces mots prononcés d'un ton grave par Yoshino, Mako acquiesce très sérieusement.

Bien sûr, c'est un gros mensonge de dire que Masuo n'aime pas Sari. Seulement, de temps à autre, comme Mako prend tout au sérieux, Yoshino s'amuse à voir sa réaction quand elle lui raconte des mensonges sans gravité.

Mako Adachi est originaire de la ville de Hitoyoshi dans le département de Kumamoto. Fille unique d'un père attaché commercial chez un concessionnaire de voitures d'occasion et d'une mère à l'époque intérimaire au même endroit, elle a grandi dans une famille où le couple s'entendait bien et, ne voyant dans le travail qu'une activité provisoire, songeait à se marier dès que possible après ses études. Depuis son enfance, ce n'est pas le genre de personne à choisir ses amis mais à attendre tout le temps qu'on la choisisse. Après le lycée, elle avait décidé d'aller à Fukuoka, où elle ne connaissait personne. Elle avait foncé, pour finalement se retrouver toute seule dans une fac de cycle court qui servait de filiale au lycée. Elle voulait rentrer à Hitoyoshi après ses études, mais le problème, c'est qu'elle n'y avait pas trouvé de travail. Faut de mieux, elle avait obtenu un emploi aux Assurances Heisei, déménagé dans un appartement loué par la société et s'était enfin trouvé des amies, Sari et Yoshino. Elles étaient bien un peu frimeuses, comparées à ses copines de lycée, mais en attendant de trouver son futur mari, cela soulageait Mako de ne pas se sentir seule.

« A propos, l'autre jour, Suzuka Nakamachi m'a appelée dans la cour, dit Mako comme si cela venait de lui traverser l'esprit, tout en enlevant habilement avec ses baguettes un morceau de concombre bien collé dans le petit bol de salade de pommes de terre.

— Quand ça ? demande Yoshino, visage un peu crispé, qui se souvient de Suzuka en train de parler fièrement dans la langue de Tokyo dans le pavillon de la cour.

— Il y a trois jours environ. Elle m'a dit : "J'ai appris par Sari que Masuo et Yoshino sortaient ensemble. C'est bien vrai ?" Tu te souviens que Suzuka Nakamachi a un ami qui va dans la même fac que Masuo ? »

Malgré le ton de sa voix, le sujet ne semble pas plus que ça intéresser Mako, qui fait craquer le concombre sous sa dent.

« Et toi, tu as répondu quoi ? demande Yoshino, affectant le calme.

— Que oui, ça se pouvait. »

Peut-être à cause du ton grave de Yoshino, Mako, l'air effrayée, cesse de mastiquer son concombre. Juste à ce moment-là, Sari revient des toilettes du rez-de-chaussée.

« Hein ? Quoi ? De quoi parliez-vous ? » demande-t-elle en ôtant ses bottes.

Les restaurants comme celui où elles sont, pourvu d'une pièce avec tatamis, ont souvent des socquettes ou des tongs à disposition du client pour aller aux toilettes, mais Sari porte toujours ses chaussures en y allant. Elle dit qu'elle est trop portée sur l'hygiène pour avoir envie de partager des chaussures avec quelqu'un, mais Yoshino nourrit des doutes sur ses explications. Tout en observant Mako qui allonge ses baguettes pour piquer dans la salade de pommes de terre, elle dit : « Quant à

Suzuka Nakamachi, il me semble que cette fille aime bien Masuo, donc elle me considère comme sa rivale. »

Ce mensonge, proféré dans l'instant, peut s'avérer un moyen de défense inattendu. En effet, même si Suzuka obtient des informations d'un ami fréquentant la même fac que Masuo, le mensonge de Yoshino fera passer tout ce qu'elle dit, même exact, pour des perfidies de mauvaise perdante.

Sari, qui s'est débottée pour monter sur les tatamis, gobe aussitôt la fable de Yoshino et demande : « C'est vrai ? » Décidément, Yoshino ne la croit pas si propre que ça. Elle se souvient que quand elle mange du pain dans sa chambre, Sari tend aussitôt la main en demandant : « Une bouchée, s'il te plaît. » Il lui arrive aussi d'utiliser le même mouchoir plusieurs jours de suite. Sari prétend qu'elle avait un petit ami durant tout le temps du lycée, mais Yoshino a dit un jour en cachette à Mako que Sari mentait sûrement et qu'elle devait être encore vierge.

En fait, Sari, à l'âge de vingt et un ans, n'a jamais passé la nuit avec un homme. C'est un bobard inventé pour Yoshino et Mako : « En fac, je n'ai rencontré personne, mais au lycée, je suis sortie pendant trois ans avec un garçon membre du club de basket. » Le garçon dont elle parle existe sûrement, mais c'est une autre fille qui est sortie avec lui pendant trois ans, et non Sari. Autant dire qu'elle a profité de son arrivée à Fukuoka, où nul ne connaît son passé, pour s'inventer une histoire d'amour partagé qui n'a jamais eu lieu, et montrer à Yoshino et Mako l'unique photo qu'elle possède, prise à une manifestation sportive où elle se trouve côte à côte avec lui.

A la vue de cette photo, Mako a laissé échapper un cri sincère d'admiration : « Ouaaah, ce qu'il est beau ! » Et ce simple mot a suffi pour faire oublier à Sari la distinction entre le vrai et le faux.

Chaque fois que Mako faisait des compliments en disant : « Qu'il est beau ! Il a de longues jambes, de beaux yeux, des dents blanches ! », Sari céda à l'illusion d'être complimentée pour elle-même. C'était exactement ces traits-là qu'elle avait aimés chez lui, en s'imaginant qu'il avait été amoureux d'elle durant trois années.

Ni à Fairy Hakata ni au bureau, nul ne connaissait la Sari du lycée. C'est ainsi qu'elle pouvait remanier à son gré le passé. A Fukuoka, Sari avait appris le plaisir à se forger un moi idéal.

Mais même si elle pouvait berner Mako, naïve jusqu'à l'idiotie, Yoshino n'était pas loin, qui la scrutait d'un œil sceptique. En vérité, la première fois que Sari leur avait montré la photo de la manifestation sportive, tandis que Mako poussait un cri sincère d'admiration, Yoshino avait lancé : « Si on lui téléphonait ? »

Evidemment, Sari s'était empressée de refuser, sous prétexte qu'ils avaient cassé depuis, mais Yoshino avait insisté : « Mais, Sari, peut-être qu'il t'aime encore, qui sait ? Je parie qu'il était en larmes au moment de votre séparation, quand tu as déménagé pour Fukuoka... Il serait ravi que tu l'appelles, non ? » On aurait dit que Yoshino riait sous cape, face à Sari déconcertée.

C'était sans doute pour ça que, quand Sari se retrouvait seule avec Yoshino, elle avait l'impression d'étouffer. Avec Mako, elle pouvait jouer l'héroïne, mais avec Yoshino, elle avait un poids sur la conscience comme si elle portait une contrefaçon de produit de marque. Oui, mais si des garçons les abordaient en ville, ce n'était pas avec la timide Mako qu'elle pouvait s'amuser, alors qu'avec Yoshino, après s'être laissé inviter à se régaler de plats succulents et à s'amuser au karaoké, elle pouvait mentir en prétendant que le foyer allait fermer et trouver l'audace de vite s'éclipser en agitant la main.

Pour finir, elles recommandent une portion de *gyoza* qu'elles ingurgitent en un rien de temps. Elles ont déjà fini quatre portions, chacune d'elles a donc mangé treize raviolis en moyenne.

Yoshino allonge les jambes sous la table et se caresse le ventre avec ostentation en disant : « J'ai trop mangé. Dommage, j'avais enfin perdu un kilo ! » Sari et Mako, qui se sont mises à l'aise comme elle, semblent également bien rassasiées, elles soufflent bruyamment.

Pendant que Yoshino prend l'addition et la divise en trois, Mako lève les yeux vers la pendule au mur et dit : « Ça va ? Il est déjà 22 heures 30.

— Quoi donc ? demande Yoshino sans saisir ce qui va ou ne va pas.

— Mais Masuo... » dit Mako en inclinant la tête.

Yoshino se rappelle enfin que les deux autres croient toujours qu'elle va rencontrer Masuo.

« Ah oui, je vais y aller... » dit-elle en faisant mine de se presser. Comme si elle allait vraiment voir Masuo.

En fait, vers 22 heures, elle a pensé envoyer un SMS à Yûichi pour dire qu'elle serait un peu en retard, mais finalement, tout à son plaisir de dire du mal de Suzuka Nakamachi, elle ne l'a pas contacté.

Puisque Yûichi insistait pour la revoir, elle n'a pu faire autrement que de lui fixer rendez-vous. « C'est que je veux te donner l'argent pour la dernière fois », disait-il. S'il n'y avait que ça, il suffirait de se voir cinq minutes.

Après avoir divisé exactement en trois la somme écrite sur l'addition, Yoshino l'annonce aux deux autres. 1 portion de *gyoza* : 470 yens, 1 salade de pommes de terre : 520 yens, plus les ailes de poulet, les sardines et la bière pression, total : 7 100 yens. 2 366 yens par personne. Sari et Mako sortent leur portefeuille et posent sur la table leur écot, pas un yen de plus ou de

moins. En attendant, Yoshino tire son portable de son sac pour vérifier ses messages. Elle en a reçu quelques-uns, mais ni de Yûichi, avec qui elle a rendez-vous, ni bien sûr de Masuo.



L'heure du rendez-vous de 22 heures est passée de cinq minutes, Yûichi Shimizu se demande s'il doit envoyer un SMS à Yoshino.

Il a éteint le moteur de sa voiture qu'il a garée dans la rue devant le parc Higashi. Comme les autres voitures alignées sur les créneaux de la rue bordée d'arbres, au prix de 200 yens de l'heure, on dirait qu'elle est là depuis plusieurs jours.

Bien que la gare JR de Yoshizuka soit toute proche, les voitures en circulation après 22 heures sont peu nombreuses dans la rue qui longe le parc Higashi. Les phares des taxis qui tournent à l'angle éclairent parfois les files de voitures stationnées. On ne voit aucune silhouette humaine à leur bord, si ce n'est Yûichi, le visage hâlé par le travail du chantier, assis sur le siège conducteur d'une voiture juste devant l'entrée principale.

Yoshino a dit : « Devant l'entrée principale du parc Higashi. » Elle a rendez-vous avec des amies pour dîner, mais il se peut qu'elle arrive à 22 heures.

Yûichi pense à faire le tour du parc en voiture, mais il faut traverser la ruelle qui se trouve derrière, cela lui prendrait plus de trois minutes. Dans cet intervalle, si jamais Yoshino arrivait de la gare, elle pourrait s'imaginer à tort qu'il n'est pas au rendez-vous.

Yûichi retire la main de la clé de contact qu'il allait tourner. Bien que plus de cinq minutes aient passé depuis qu'il a arrêté le moteur, la chaleur de la carrosserie lui remonte du bas du siège aux fesses. La route du

col, il n'a fait que l'apercevoir à la lumière bleuâtre des phares. Il a écrasé l'accélérateur, pour plonger au beau milieu de cette lumière, et fait déraiper les roues arrière en prenant le virage. Plus il avançait, plus la boule de lumière bleuâtre ne cessait de fuir droit devant lui.

Chaque fois qu'il prend le col de nuit, Yûichi se demande si sa voiture rattrapera cette boule de lumière un jour. Sa voiture, capturant cette boule de lumière, la traverserait en une seconde pour déboucher sur un spectacle inouï. A ceci près que Yûichi ne peut absolument pas imaginer ce spectacle. Il a beau plaquer là-dessus divers paysages – la mer bleue de Méditerranée qu'il a vue jadis au cinéma, la Voie lactée vue aussi au cinéma... –, il ne trouve jamais rien dont il soit sûr que c'est ça. S'il essaye d'imaginer par lui-même au lieu de se fier à ce qu'il a vu au cinéma et à la télé, alors tout devient soudain blanc devant lui et il se dit qu'il est impossible de traverser la boule lumineuse que font les phares.

Yûichi ferme les yeux et revoit la route du col qu'il vient de traverser puis le quartier de Tenjin ruisselant de lumière.

L'heure du rendez-vous est passée de quinze minutes. Même si Yoshino arrive maintenant, ils n'auront pas beaucoup de temps pour se parler, mais quand il se demande de quoi lui parler, il ne trouve pas les mots.

Il n'y a personne sur le trottoir qui longe le parc. Aucune voiture ne circule non plus sur la chaussée. S'il avait trente minutes, il pourrait se faire sucer par Yoshino dans la voiture. Bien sûr, elle ne voudrait pas dans un premier temps, mais il l'embrasserait, même de force, puis lui peloterait les seins...

Peut-être à cause de la bouteille de thé oolong, achetée au distributeur automatique juste après sa

descente du col et bue d'une traite, Yûichi a soudain envie d'uriner.

Des deux côtés de la rue, aucun piéton ne passe. Il sait que les toilettes du parc sont à deux pas. La fois d'avant, après avoir emmené Yoshino jusqu'ici, pendant qu'il urinait dans ces toilettes qu'il avait repérées, un jeune homme s'est planté derrière lui sans bouger, alors qu'il y avait un urinoir de libre à côté. Sans prononcer un mot. A peine fini d'uriner, Yûichi a remonté sa braguette et bondi dehors pour s'enfuir.

En revenant vers la voiture, il s'est retourné plusieurs fois. Le type ne faisait pas mine de sortir, il a eu encore plus peur.

Il ouvre son portable, cinq minutes encore de passées. Il ne croit pas qu'elle lui a posé un lapin. Cependant, pris d'une appréhension, il sort de la voiture.

Du fait d'être resté tout le temps dans la voiture, il n'a pas remarqué que cette nuit-là, la fraîcheur du col semble descendre sur la ville. Il s'étire pour respirer profondément, l'air froid lui reste en travers de la gorge. Au loin, du côté de Tenjin, le ciel a pris une teinte violette. Soudain, l'idée lui vient que Yoshino a peut-être l'intention de rester avec lui jusqu'au matin. D'aller avec lui, venu tout exprès la voir de Nagasaki, au même love-hôtel que la dernière fois. Si c'est le cas, ce retard de vingt minutes a moins d'importance. Mais il ne peut pas passer la nuit dans un love-hôtel de Hakata. Demain, dès sept heures du matin, il doit retourner au travail.

Yûichi enjambe le garde-fou, vérifie que la rue est déserte et pisse contre la haie du parc. Son urine écumante mouille la haie comme si elle la revêtait d'une étoffe avant de s'étendre négligemment à ses pieds.



« Dis, ces mecs qui nous ont abordées l'autre fois sur le pont de Deai, tu te rappelles ? dit Sari derrière Yoshino, qui se retourne.

— C'était quand ? »

A la sortie du restaurant de *gyoza* à la marmite de Nakasu, elles foncent toutes les trois vers la station de métro en longeant la rivière Naka, les néons se reflètent dans l'eau.

« Cet été. »

Sari se met à côté de Yoshino et regarde vers le pont Fukuhaku-Deai.

« Il s'est passé quelque chose comme ça ?

— Voyons, les deux types d'Osaka en déplacement ! »

Yoshino hoche la tête. C'était certainement cet été-là, au retour d'un dîner à Tenjin, elles traversaient le pont, deux jeunes gens les avaient abordées familièrement : « Ça vous dirait de venir au karaoké ? » Ils avaient tous les deux un costume près du corps et présentaient bien, mais Mako avait trop bu et elles avaient refusé net.

« Et là, ils ont insisté pour nous filer leurs cartes de visite, tu te souviens ? Je les ai retrouvées hier ; ils bossent pour une chaîne de télé à Osaka, dit Sari.

— Sans blague ? Pour de vrai ? dit Yoshino, vaguement intéressée.

— Moi, si je changeais de job, les médias, ça me plairait bien ; je vais essayer de les contacter...

— De contacter ces mecs qui nous ont draguées dans la rue ? » ironise Yoshino. Aucune chance d'avoir un job dans les médias, et encore moins à la télé, avec un diplôme de faculté de cycle court !

En traversant le pont, Sari change de sujet de conversation.

« A propos, ça se passe comment avec le type qui t'a abordée l'autre jour dans le parc à côté de Solaria ?

— Solaria ? répète Yoshino.

— Oui, il venait de Nagasaki pour s'amuser et il avait une belle voiture, je ne sais pas la marque... »

Il s'agit de Yûichi, que Yoshino va rencontrer ensuite. « Ouais », dit-elle pour couper court, et elle jette un coup d'œil à Mako.

En réalité, elle a fait la connaissance de Yûichi par un site de rencontres mais raconté à Sari qu'il l'avait abordée dans le parc à Tenjin.

Elle l'a rencontré sur un site et a échangé avec lui des messages deux semaines environ avant de le retrouver devant l'entrée de Solaria. A l'époque, vu qu'il habite Nagasaki, il ne connaissait pas Solaria, un immeuble de magasins de mode.

Lorsqu'elle lui a demandé s'il était déjà venu à Tenjin, il a répondu : « En voiture, plusieurs fois, mais sans me balader à pied dans le coin. » Pendant une seconde, l'idée de le voir en chair et en os ne lui disait plus rien mais contre toute attente, la photo qu'il lui avait envoyée la veille n'était pas mal du tout, et donc elle s'est décidée à lui expliquer en détail où se trouvait Solaria.

Le jour dit, en arrivant à Solaria à l'heure du rendez-vous, elle a vu un grand type qui avait bien l'air d'être lui, adossé à la vitrine du côté de l'entrée. Sincèrement, il était encore plus beau que sur la photo.

En se rappelant leurs échanges en ligne ou au téléphone, Yoshino a regretté de n'avoir pas été plus honnête.

Le cœur un peu battant, elle est arrivée devant lui ; en la voyant soudain approcher, il a paru perdre contenance et marmonné quelque chose entre ses dents.

Elle a dit : « Excusez-moi... » Et lui, de mâcher encore ses mots. En se disant qu'il devait être tendu,

Yoshino lui a touché exprès le bras et a répété en levant les yeux vers son visage, avec un sourire : « Excusez-moi... »

— Je ne connais pas bien les restaurants dans le coin, a-t-il murmuré.

— Aucune importance », a répondu Yoshino en souriant, et le visage de l'homme s'est enfin détendu un peu.

Mais à mesure que le temps passait, ce marmonnement, qu'elle imputait à la tension de la première rencontre, ne le quittait pas. Il répondait à ses questions d'une voix très basse et elle ne comprenait pas tout. C'était apparemment sa façon de parler normale.

« Quand je suis avec lui, ça m'énerve, crache Yoshino en descendant l'escalier du métro entre Sari et Mako.

— Mais il est beau, non ? glisse Mako d'une voix envieuse.

— Il présente bien, mais il est ennuyeux quand il cause, et puis, j'ai Masuo.

— Ah, c'est vrai... Comment fais-tu pour attirer tous ces mecs ? »

A ces mots, Sari, qui garde le silence depuis un moment, intervient d'un ton un peu ironique : « Mais tu viens de rencontrer Masuo : comment fais-tu pour avoir envie de fréquenter quelqu'un d'autre ? »

Agrippée à la poignée dans la rame de métro bondée, Yoshino parle à Sari et Mako dont elle voit le reflet sur la vitre :

« ... Il a beau conduire une Skyline GT-R trafiquée, être probablement plus grand que Masuo, quand il cause, on s'ennuie ; en plus, il n'a pas l'air très futé.

— Tu l'as vu combien de fois ? demande Mako, qui regarde vers la vitre.

— Deux, trois, peut-être, répond Yoshino en regardant aussi vers la vitre.

— Il vient de Nagasaki à Fukuoka exprès pour te voir ?

— Mais ça ne prend qu'environ une heure et demie...

— Rien que ça ?

— Il roule vite.

— Tu t'es baladée en voiture avec lui ?

— Baladée ? Euh... Nous sommes allés du côté de Momochi.

— Momochi... Vous avez passé la nuit dans un hôtel genre Hyatt ? » dit Sari, qui écoute leur conversation en regardant la vitre ; elle baisse la voix et donne un coup de coude à Yoshino.

« Tu rigoles, pas question », répond Yoshino d'un ton équivoque.

En réalité, ils ne sont pas allés au Hyatt de Momochi mais dans un love-hôtel bon marché, bâti sur un remblai dans la baie de Hakata.

Le jour de son premier rendez-vous au Solaria avec Yûichi, ils ont mangé dans une pizzeria juste à deux pas. Yûichi semblait ne pas avoir confiance en lui, il avait le plus grand mal à héler les serveuses affairées, et quand on ne lui a pas apporté le bon plat, il s'est affolé et n'a même pas osé se plaindre. En le voyant ainsi, forcément elle repensait à Masuo en train de jouer aux fléchettes avec elle au bar de Tenjin.

Au début de son installation à Fairy Hakata, Yoshino était à fond sur ce site de rencontres. C'était avant de nouer amitié avec Sari et Mako, ça l'ennuyait de passer la nuit seule dans son appartement, elle avait plus d'une dizaine d'amis en ligne avec qui échanger régulièrement des messages. Chacun d'eux voulait la rencontrer. La nuit dans sa chambre, quand elle adressait une réponse de refus à leurs propositions, elle se faisait l'effet d'être devenue une femme très occupée. En fait, dans ce coin

de Hakata dont elle n'était pas encore familière, elle passait son temps à tapoter du pouce sur son portable.

Après avoir lié amitié avec Sari et Mako, elle n'avait plus de temps à consacrer à ses amis en ligne. Et puis, en octobre, elle a rencontré Masuo, qui lui a bien demandé son numéro de portable, mais pour la laisser sans nouvelles ; elle s'est impatientée et n'a pu s'empêcher de revenir sur le site de rencontres. Résultat : rien qu'en trois jours, elle a eu une centaine de messages. Dont certains, bien sûr, lui proposaient des rapports sexuels contre rémunération. Mais elle a d'abord trié selon l'âge, puis écarté les fausses déclarations sur l'âge en fonction du style de langage, et n'a répondu qu'à ceux qui lui paraissaient convenir.

L'un d'eux était Yûichi Shimizu. Il avait écrit qu'il s'intéressait aux voitures. A l'époque, Yoshino s'imaginait tout le temps à bord de l'Audi que Masuo semblait bel et bien posséder. Il ne l'avait pas encore invitée, mais elle ne rêvait que de l'endroit où elle irait avec lui, du CD qu'ils écouteront en voiture, ce genre de choses-là. C'est peut-être bien ce détail qui, parmi une centaine de messages, l'a attirée brusquement vers celui de Yûichi.

A sa première rencontre avec Yûichi, elle avait d'abord regretté de lui avoir dit n'importe quoi au téléphone et dans ses messages, style « Je n'ai pas l'intention d'avoir des relations pour l'instant » ou « J'ai un petit ami, mais ça ne marche pas très bien en ce moment », mais à mesure que le temps passait, comme elle remarquait son attitude gauche et aussi qu'il ne se décidait à ouvrir la bouche que pour raconter des histoires de voitures sans intérêt, elle s'est dit : « Eh ben ! C'est raté. »

En fait, Yoshino ne tenait pas qu'à une simple balade en voiture. Elle voulait se faire le plaisir de

traverser la ville de Hakata dans la voiture de quelqu'un comme Keigo Masuo, que tout le monde enviait. Et c'est là que les rudes mains de Yûichi, ouvrier de chantier à Nagasaki, s'étaient changées de mains viriles de bon sauvage en mains rugueuses de prolétaire exploité.

Yoshino et ses amies descendent à Chiyokenchôguchi, la seconde station après celle de Nakasukawabata, et prennent l'escalier exigü pour sortir derrière la salle de sport municipale. Ça n'a rien d'un quartier désert, mais aux environs de la préfecture de Chiyo, la nuit, surtout durant le week-end, il règne un profond silence, comme dans une ville apparue en rêve.

« Où as-tu rendez-vous ? » demande Mako, qui marche devant Yoshino, laquelle hésite avant de mentir : « Eh bien, devant la gare de Yoshizuka. » Elles n'ont aucune raison de la suivre en cachette, mais vu qu'elle a menti en disant qu'elle allait voir Masuo, elle se tient vaguement sur ses gardes.

« Ça ira pour aller seule à la gare ? »

Mako s'inquiète, peut-être parce qu'elles viennent de longer le parc sombre.

« Oui, ça ira, dit Yoshino en souriant.

— Alors, nous, on rentre avant toi », dit Sari en pivotant sur ses talons.

Pour arriver au portail du parc où elle a rendez-vous avec Yûichi, il faut avancer encore un peu sur ce chemin sombre.

Yoshino quitte les deux autres au coin de la rue, là où il y a une boîte aux lettres sous le réverbère, et se dépêche un peu sur le chemin sombre. Elle entend un moment derrière elle leurs pas qui, après avoir tourné au coin, se dirigent vers Fairy Hakata. Bientôt seul son pas résonne sur l'étroit trottoir.

Il est déjà 22 heures 46. Mais ils n'en auront que pour trois minutes à peine. Elle s'en veut de l'avoir fait venir exprès de Nagasaki, c'est une longue route, mais c'est lui qui a insisté pour la voir ce soir et lui payer les 18 000 yens promis. Elle lui avait pourtant bien demandé, faute de temps pour le voir, de faire un virement.



Mako et Sari écoutent s'éloigner peu à peu le pas de Yoshino sur le chemin qui longe le parc. On aperçoit au bout de la rue l'entrée de Fairy Hakata, brillamment éclairée.

« Yoshino va vraiment rentrer tout de suite, tu crois ? » dit Mako en se tournant en direction des pas qui s'éloignent. A ces mots, Sari se tourne aussi : dans la rue, pareille à une photo en noir et blanc, seule la boîte à lettres rouge se détache.

« Dis, tu crois vraiment qu'elle est allée voir Masuo ? lâche Sari.

— Qu'est-ce que tu veux dire... ? Sinon, où serait-elle allée ? dit Mako, comme d'habitude optimiste, en penchant la tête.

— Cette relation entre Yoshino et Masuo, je n'arrive pas à y croire, moi...

— Mais, ces derniers temps, elle va souvent à des rendez-vous, non ?

— Mais on ne les a jamais vus ensemble, pas vrai ? Là, maintenant, elle a fort bien pu aller, mettons, juste à la supérette. »

En entendant ça, Mako éclate de rire : « Sans blague ! »



Après avoir allumé le plafonnier dans la voiture, Yûichi tourne le rétroviseur vers lui. Son visage se reflète vaguement dans l'obscurité de la voiture.

Il tourne le cou à droite et à gauche, se coiffe avec sa main. Sa chevelure est douce comme un pelage de chat, ses cheveux fins glissent entre ses doigts nouveaux.

Au début du printemps, l'an dernier, il s'est teint les cheveux pour la première fois. En brun quasi noir, pour débiter, et comme ses collègues de chantier n'avaient rien remarqué, en marron plus clair ensuite, et puis encore plus clair, et ainsi de suite, jusqu'à en arriver à présent, un an après, à cette couleur de cheveux presque blonde.

Comme il a changé de couleur par degrés, personne dans son entourage ne le charrie sur ses cheveux blonds. Juste une fois, Nosaka, le chef de chantier, a rigolé : « A propos, tes cheveux, ils sont devenus blonds depuis quand ? » Peut-être du fait de travailler dehors tous les jours, ses cheveux blonds ne jurent pas tellement avec sa peau hâlée, et la couleur semble lui aller plutôt bien.

Yûichi n'est pas du tout le genre à aimer se faire remarquer, mais quand par exemple il va acheter à Uniqlo un sweat-shirt de travail, il a tendance à le prendre rouge ou rose. Pendant le trajet en voiture, il a l'intention d'en acheter un noir ou un beige, des couleurs où la saleté ressort moins, mais dès qu'il entre dans le magasin, face aux sweat-shirts de diverses couleurs, il prend spontanément du rouge et du rose.

Plus il se dit que ça doit être salissant, que ça se salira vite de toute façon, plus il choisit le sweat-shirt rouge ou rose sans savoir pourquoi.

Quand on ouvre les tiroirs de sa vieille commode, on trouve une montagne de tee-shirts et de sweats de ce genre. Ici ou là, le tour de cou est usé, l'ourlet décousu,

le tissu aminci, mais les couleurs restent d'une étrange gaieté qui donne l'impression d'un parc d'attractions désert.

Ces tee-shirts et ces sweats usés absorbent bien la sueur et la graisse. Plus il les porte, plus il goûte un sentiment de libération, comme s'il était nu.

Après s'être coiffé, Yûichi se soulève à moitié pour approcher son visage du miroir de la voiture. Il a les yeux un peu injectés de sang, mais le bouton d'acné qu'il avait depuis quelques jours au milieu du front est parti.

Jusqu'à sa sortie du lycée, c'était le genre de garçon à ne pas se peigner. Ce n'est pas qu'il soit membre d'un club sportif en particulier, c'est seulement que depuis tout petit, il se fait couper les cheveux bien court chez son coiffeur habituel – comme ça, il en a pour plusieurs mois.

A peu près à l'époque où il venait d'entrer au lycée technique, il est arrivé que le patron du salon de coiffure lui dise : « Yûichi, bientôt, tu vas sûrement devenir exigeant, toi aussi, vouloir que je te fasse ci ou ça... » Le grand miroir du salon lui renvoyait l'image d'un adolescent tout en tronc qui ressemblait à un homme manqué.

« Si tu as une envie, tu peux me le dire », a ajouté le patron. Il aimait chanter des chansons populaires, avait enregistré ses propres disques et en affichait les posters sur les murs de son salon.

A vrai dire, Yûichi ne savait quoi demander. Où couper, comment, pour quel effet, et ce que ça donnait quand c'était fait, il ne comprenait rien à tout cela.

Finalement, après le lycée, Yûichi avait toujours fréquenté ce salon. Il s'était trouvé un emploi dans une petite société d'aliments naturels, mais avait vite arrêté pour végéter chez lui. Là, un copain de classe lui avait

proposé un job à mi-temps dans un karaoké, mais la boîte avait fait faillite six mois plus tard. Alors, il avait changé de boulot, travaillé dans une station-service puis dans une supérette, pour s'apercevoir un beau jour qu'il avait vingt-trois ans.

C'est vers cette époque-là qu'il avait décidé de travailler chez l'entrepreneur qui l'employait actuellement. Avec un statut moins d'employé régulier que de journalier, mais le patron, un parent, lui payait sa journée un peu plus cher que la normale.

Cela fait quatre ans qu'il travaille chez cet entrepreneur. Dur labeur, mais dont la diversité – travail les beaux jours, repos les jours de pluie – convient bien à sa personne.

Les voitures circulent de moins en moins le long du parc. Un profond silence règne dans la rue où s'attarde la trace d'un jeune couple qui est monté dans la seconde voiture devant lui et parti.

C'est alors qu'il voit Yoshino, pas spécialement pressée, marcher sur le chemin obscur qui longe le parc. A la lueur de son plafonnier, Yûichi est en train de décrocher la saleté qui lui collait aux ongles.

De dizaines de mètres en dizaines de mètres, Yoshino surgit nettement sous un réverbère, puis disparaît pour reparaître au réverbère suivant.

Yûichi klaxonne légèrement. Yoshino s'arrête de marcher.



Le lundi 10 décembre 2001 au matin, dans la chambre 302 de Fairy Hakata de l'arrondissement de Hakata à Fukuoka, Sari Tanimoto se réveille naturellement, chose rare, cinq minutes avant que le réveil sonne. Elle est de nature si peu matinale que cela

mettait les nerfs de sa mère à bout quand elle habitait chez ses parents à Kagoshima. Même après les avoir quittés pour vivre à Hakata, la première chose que sa mère lui demande, les rares fois où elle téléphone, c'est : « Dis donc, tu te réveilles bien le matin ? »

Si elle n'est pas matinale, c'est qu'elle peine à trouver le sommeil. Les matins lui sont durs, elle se met donc au lit tôt, mais une fois couchée, les yeux clos, les bavardages du jour avec ses amies lui reviennent, ses pensées traînent sur des choses anodines : « Ah, voilà ce que j'aurais dû répondre à ce moment-là », « J'aurais mieux fait de revenir en classe avant eux », etc. Rien d'exceptionnel, mais dans le cas de Sari, ces regrets au sujet d'actes quotidiens triviaux l'entraînent soudain dans une scène imaginaire.

Difficile de décrire cette scène d'un mot. Juste après son entrée au collège, elle s'est insinuée dans sa tête lorsqu'elle avait du mal à trouver le sommeil. Depuis lors, malgré ses efforts pour s'en défaire, elle revoit sans cesse cette scène avant de s'endormir.

Elle ne situe pas bien la période. Dans les années 1920-1930 ou bien avant ? Toujours est-il que dans cette scène, elle est enfermée dans une petite pièce et serre dans sa main la photo d'une actrice. C'est tantôt une photo où l'actrice apparaît en pin-up vêtue à l'occidentale, tantôt une coupure de journal qui annonce un film où elle tient sans doute la vedette. Sari ne connaît pas cette actrice. Mais dans cette scène imaginaire, elle sait qui c'est et, pour une raison qu'elle ignore, elle la jalouse à s'en mordre la lèvre inférieure.

Par la fenêtre grillagée de la petite pièce, elle voit défiler d'un pas fringant de jeunes soldats sur une allée bordée de cerisiers, ou elle entend au loin les voix d'enfants qui font des batailles de boules de neige.

Elle se sent très en colère. *Si je pouvais sortir d'ici au moins...* Elle sait que si elle pouvait sortir d'ici, elle remplacerait cette actrice dans le film. Dans son rêve, il n'y a pas d'histoire, pas d'autres personnages non plus. Rien que les sentiments de l'héroïne, le double de Sari, qui l'empêchent de trouver le sommeil.

Juste avant la sonnerie du réveil, elle sort le bras du futon pour l'éteindre. Elle croit entendre l'alarme, qui n'a même pas sonné. Elle ouvre son portable à son chevet, elle vérifie si Yoshino l'a appelée.

Sari se lève pour tirer le rideau. La fenêtre du deuxième domine le parc Higashi, que baigne le soleil du matin.

La veille, juste avant minuit, elle a appelé Yoshino sur son portable. Elle se disait, elle a dû rentrer, mais pas de réponse.

Après avoir coupé le téléphone, qui est passé en répondeur automatique, elle est sortie sur le balcon pour se pencher vers la chambre de Yoshino juste en dessous, au premier. Pas de lumière. Si elle les avait quittées pour rencontrer Masuo et revenir aussitôt après, il était encore trop tôt pour qu'elle aille se coucher.

Sari a hésité une seconde, puis appelé Mako, qui a décroché tout de suite en répondant d'une voix difficile à comprendre, peut-être qu'elle se brossait les dents.

« Dis donc, Yoshino n'est toujours pas rentrée ? a demandé Sari.

— Yoshino ?

— Elle a bien dit qu'elle rentrait tout de suite ? Je viens de l'appeler, ça ne répond pas.

— Elle est peut-être sous la douche.

— Mais il n'y a pas de lumière dans sa chambre.

— Alors, elle doit toujours être avec Masuo, non ?

— Peut-être bien, a acquiescé Sari, car la voix de Mako semblait détachée.

— Elle va bientôt rentrer. Tu voulais quelque chose ?

— Non, pas vraiment... » a répondu Sari avant de raccrocher.

Rien de spécial, mais le bruit des pas de Yoshino s'éloignant vers le parc lui est revenu soudain aux oreilles.

Elle n'y aurait plus pensé en temps normal, mais en se couchant après sa douche, elle s'est vaguement inquiétée. Tout en se disant qu'elle abusait, elle a encore appelé Yoshino sur son portable. Il devait être éteint car le répondeur a embrayé aussitôt. A cet instant, elle a vu en pensée l'appartement de Keigo Masuo, censé se trouver en face de la gare de Hakata. Trouvant ça nul de s'inquiéter ainsi, elle a jeté son portable au chevet du futon.

Ce matin-là, Sari arrive à son bureau, devant la gare de Hakata, à 8 heures et demie, juste à temps pour la réunion du matin. Elle y va toujours à vélo – un kilomètre en tout à partir de Fairy Hakata –, mais ce matin-là, juste au moment de l'enfourcher, le hasard veut que Mako, qui va d'habitude au bureau de Jônân en métro, l'appelle pour lui dire qu'elle a à faire au bureau de Hakata, de sorte qu'elles y vont de conserve en métro.

« A propos, Yoshino t'a appelée ? demande Sari sur le chemin du métro.

— Yoshino ? Elle n'est pas rentrée ? interroge Mako, d'un ton toujours aussi insouciant.

— Pas de nouvelles sur mon portable.

— Alors, c'est peut-être bien ça : hier, elle est allée dormir chez Masuo, et ce matin, elle se rend de chez lui au travail. »

C'est bizarre, mais comme Mako ne semble pas s'en faire, Sari se dit qu'il doit en être ainsi. Et la conversation se tarissant, elles filent à toute allure à la station de métro.

Après la réunion du matin où elles arrivent juste à temps, le directeur commercial allume la télé dans la petite salle d'accueil. Vu qu'il ne l'allume jamais d'ordinaire, les regards de tous les employés présents convergent vers lui.

« Il s'est passé quelque chose au col de Mitsuse », dit le directeur commercial qui, après avoir allumé la télé, se tourne vers les autres. Certains employés semblent au courant, il y en a qui tiennent un conciliabule dans un coin du bureau, d'autres se rapprochent du poste.

Sur la grande fenêtre par où entre le soleil du matin, il reste encore des décorations de la fête des étoiles, et à cet endroit la chaleur de l'été semble de retour. Sari va parler à Mako qui compte des articles promotionnels dans un carton :

« Mako, tu veux les acheter ? Ce n'est pas trop cher ?

— Il paraît qu'il va y en avoir de nouveaux. Donc, on doit pouvoir les acheter à trente pour cent du prix. »

Dans le carton s'entassent des lapins en peluche, même pas mignons, à offrir aux clients.

« Tu crois qu'en leur offrant des trucs pareils, ils vont nous passer contrat ? »

Mako répond le plus sérieusement du monde :

« Mais il y en a pour dire qu'ils veulent juste la peluche. »

A ce moment-là, parmi les gens rassemblés autour du téléviseur, une voix s'élève : « Ça alors... Quelle horreur ! »

Malgré tout, le ton de cette voix n'a rien de particulièrement pressant ni de dramatique. Sari jette un coup d'œil distrait vers le poste.

D'habitude, c'est l'heure du Wide Show du studio local, qui présente les promos du quartier commercial en ville, mais ce matin-là, la télé posée sur l'étagère

montre un jeune reporter, le sourcil froncé, avec une route de montagne à l'arrière-plan.

« On a trouvé un cadavre au col de Mitsuse », dit quelqu'un devant la télé en se retournant sans viser personne en particulier.

Comme aimantés par ces paroles, les employés éloignés du poste, d'abord un, puis deux, se lèvent et se rapprochent de l'écran.

Ce matin, au pied de l'escarpement qu'on aperçoit là-bas au fond, on a découvert le corps d'une jeune femme. La police a disposé un cordon de sécurité et on ne peut aller plus loin pour l'instant, mais comme vous pouvez le voir d'ici, la pente est plutôt raide.

Le reporter, qui vient peut-être d'arriver sur la scène du crime, halète et donne de la voix presque au point de hurler.

Soudain prise d'un mauvais pressentiment, Sari tourne les yeux vers Mako qui, tout occupée à choisir avec zèle dans les peluches à côté d'elle, ne regarde pas la télé.

« Dis donc... » fait Sari. Mako, croyant à tort qu'elle lui demande des peluches, lui tend le plus petit lapin qu'elle tient à la main. « Mais non, pas ça, là... » s'irrite Sari, qui pointe le menton vers la télé.

Alors, Mako lève doucement le regard vers le poste.

Le corps n'a pas encore été identifié. D'après les autorités, le cadavre aurait été abandonné avant l'aube et la mort remonterait à huit ou dix heures au moins...

Après avoir écouté les explications du journaliste, Mako ramène son regard vers Sari à demi effrayée, qui attend les mots qui vont sortir de sa bouche, mais tout ce que Mako profère, le visage un peu tendu, c'est : « Le col de Mitsuse, là où il y a des fantômes ? », des propos vraiment absurdes.

« Il ne s'agit pas de ça, regarde ! » crie Sari. Si elle lui expliquait les choses comme il faut, elle pourrait lui

faire passer le message, mais elle craint vaguement de traduire sa pensée en mots.

« Comment ? De quoi parles-tu ? »

Mako tend de nouveau la main vers les peluches du carton.

« Yoshino est déjà au travail, non ? dit enfin Sari.

— Bien sûr que oui, répond tranquillement Mako, qui n'a pas l'air de saisir.

— Et si on l'appelait ? »

Sari ramène son regard vers la télé d'un air inquiet et Mako saisit enfin le message : « Pas possible, dit-elle, comme si elle n'y croyait pas. Elle est sûrement partie de chez Masuo pour aller au travail. »

Sari veut répliquer, mais en voyant Mako tendre à nouveau la main vers les peluches, elle a peur d'aller trop loin.

« Si tu t'inquiètes, appelle-la...

— Mais...

— Bon. Tu préfères que je le fasse ? dit Mako, lassée, en sortant son portable de son sac. On dirait que c'est le répondeur. »

Mako laisse un message : « Hello, Yoshino, appelle-moi si tu as ce message. »

« Et si tu l'appelais directement à son bureau ? suggère Sari.

— A coup sûr, elle est au travail », répond Mako en composant le numéro du bureau de Tenjin où travaille Yoshino.

« Allô, ici, Adachi, de Jônan. Voulez-vous me passer mademoiselle Yoshino Ishibashi, s'il vous plaît ? »

Là-dessus, portable collé à l'oreille, Mako met de nouveau la main dans le carton.

L'instant d'après, elle se redresse et répond d'un ton enjoué : « Oui. Comment ? Ah bon ? Oui, oui. »

Après avoir raccroché, elle fixe Sari d'un air ébahi.

« Elle n'est pas venue travailler ? demande Sari.

— Ils disent qu'elle a écrit sur le tableau que ce matin elle ferait directement la tournée des clients. Elle est peut-être passée voir celui dont elle parlait l'autre jour, ce patron de café chez qui elle était entrée par hasard ? »

Si Suzuka Nakamachi, qui habite elle aussi Fairy Hakata, ne les avait pas interpellées à ce moment précis, Sari se serait dit que l'histoire était close.

Tout le monde se remet au travail et Mako, qui a compté ses peluches, va retourner au bureau.

« Ça fait peur. Ce col de Mitsuse, j'y suis déjà allée en voiture. »

Tout en braquant son regard sur la télé qui couvre l'affaire, Suzuka Nakamachi frissonne plus que la normale.

Bien que chargée du même secteur, Suzuka n'est pas intime avec Sari et les deux autres, mais elle leur cause toujours familièrement. Ce qui ne gêne pas Mako, mais ce n'est pas le cas de Yoshino, qui déteste tout spécialement Suzuka et dit d'elle : « Je n'aime pas ses façons », avec un frémissement de dégoût.

« Dis, Suzuka, fait Sari en regardant la télé du coin de l'œil. Tu connais Keigo Masuo de l'université Nansei, n'est-ce pas ? Tu n'aurais pas ses coordonnées ?

— De Masuo ? Pourquoi ? demande Suzuka, que la question de Sari met sur ses gardes.

— Yoshino est allée passer la nuit chez lui, mais j'ai beau l'appeler sur son portable, je n'arrive pas à la joindre. Donc, tu veux bien me passer ses coordonnées si tu les as ? »

Suzuka écoute, impassible, ce que dit Sari.

« Je ne le connais pas directement. J'ai un ami qui le connaît un peu, c'est tout.

— Et il a ses coordonnées ?

— Ça, je ne sais pas... »

Vu l'expression de Suzuka quand elle répond, Sari se dit qu'elle ne collaborera pas.

Mako, qui écoute vaguement cette conversation, dit : « J'y vais piano piano » et referme le carton. A cet instant précis, le vieil homme qui a découvert le corps en premier apparaît à l'écran pour répondre aux questions des journalistes. Les spectateurs éclatent de rire en le voyant.

Apparemment, le vieil homme a des poils de nez démesurément longs. Grâce à cela, le bureau, un peu tendu ce matin-là, reprend son ambiance habituelle.

J'ai senti mon câble de benne se détacher, j'ai arrêté mon camion dans le virage là-bas. Je suis descendu du camion et, en regardant par hasard en bas, j'ai vu quelque chose accroché à une souche. Alors, j'ai bien regardé... Quel choc ! J'étais ahuri !



Il est un peu plus de 10 heures quand Suzuka Nakamachi arrive dans un café devant Mitsukoshi. Elle a rendez-vous avec un client susceptible de passer contrat, ce qui n'a pas été le cas depuis un bon moment. Non que la prime d'assurance soit fort élevée, mais si ça marche, le client doit lui présenter en plus sa cousine et son mari.

D'ici 10 heures et demie, l'heure du rendez-vous, elle a encore du temps. Elle appelle un ami du nom de Yôsuke Tsuchiura qui va à l'université Nansei Gakuin. Elle ne s'inquiète pas de l'impossibilité de joindre Yoshino. C'est pour elle l'occasion de se rapprocher de Keigo Masuo, qui attire son attention depuis déjà longtemps.

Tsuchiura, originaire de Saitama comme Suzuka, a été son condisciple au lycée. Quand il a décidé d'aller dans une fac privée à Fukuoka, où il n'avait ni parents ni amis, son entourage s'est étonné : « Mais pourquoi avoir choisi le Kyûshû ? » et il a répondu : « Puisque j'ai le choix, j'aimerais bien passer quelques années d'études dans un endroit où je ne connaisse personne. » Suzuka a été la seule à trouver cette idée tentante.

Après avoir fini sa fac de cycle court dans la banlieue de Tokyo, elle n'est pas venue à Fukuoka pour y suivre Tsuchiura, mais ses paroles n'ont pas manqué de lui revenir à l'esprit quand elle s'est sentie lassée de chercher un emploi introuvable à Tokyo.

Deux ans après Tsuchiura, Suzuka est venue à Fukuoka et elle le voit souvent. On ne peut pas dire qu'ils n'aient aucun rapport physique, mais ils ne se tiennent pas pour amoureux l'un de l'autre.

Quand Suzuka appelle, Tsuchiura dort encore, semble-t-il.

« A... allô, répond-il d'une voix endormie.

— Tu dors encore ?

— C'est Suzuka ? Quelle heure est-il ?

— Déjà 10 heures passées. Tu n'as pas cours aujourd'hui ? »

Tsuchiura répond d'une voix de plus en plus réveillée. Après s'être excusée de l'avoir dérangé, Suzuka en vient au fait :

« Dis-moi, tu as bien un ami d'un an de plus que toi, un certain Keigo Masuo ?

— Masuo ?

— Quand on est allés boire dans un bar de Tenjin, il y était, c'est toi qui me l'as dit.

— Ah oui, Masuo. Pourquoi ?

— Tu n'aurais pas ses coordonnées ?

— Ses coordonnées ? »

La voix de Tsuchiura se teinte d'une vague jalousie, ce que Suzuka trouve un rien agréable.

« Eh bien, ma collègue fréquente apparemment ce Masuo, mais je me suis laissé dire qu'on ne pouvait pas la joindre depuis hier. Donc, si tu as ses coordonnées, tu veux bien me les passer ? demande Suzuka de la façon la plus neutre possible.

— Je ne les connais pas. D'abord, il a un an de plus que moi, ensuite, ce n'est pas le genre de personne à vouloir fréquenter quelqu'un comme moi, répond Tsuchiura avec une pointe d'autodérision.

— Alors, tu ne connais pas ses coordonnées ?

— Je ne les connais pas... Mais à propos, ça doit faire deux ou trois jours, j'ai entendu des rumeurs sur lui. Il aurait disparu.

— Disparu ?

— Oui, ou plutôt, tout le monde dit ça pour s'amuser, mais ça fait quelques jours qu'il n'est ni à son appartement ni rentré chez ses parents.

— Et alors ? Il aurait disparu ?

— Ecoute, pourquoi est-ce qu'il ne serait pas parti tout seul en voyage ? Après tout, c'est le fils d'un hôtelier de Yufuin ou je ne sais où, il doit avoir de l'argent... »

Suzuka a croisé Masuo deux ou trois fois en ville. C'était le hasard pur et simple, mais la troisième fois, elle a ressenti une étrange affinité.

Vu le ton insouciant de Tsuchiura, Suzuka n'est pas loin de croire à l'histoire du « voyage en solo ».

« Mais on m'a dit que ma collègue avait rendez-vous hier avec lui.

— Hier ? Alors, ce qu'on a raconté sur sa disparition, ce ne sont que des bobards. Il doit être là, chez lui. »

Sur ce démenti de Tsuchiura, elle a la vision de Masuo et Yoshino en train de se faire des mamours au lit.

En voyant Masuo au bar à Tenjin, Suzuka a eu le coup de foudre, c'est sûr. Mais plus elle en apprenait sur lui par Tsuchiura et ses amis, plus elle se disait qu'il ne serait jamais à sa portée, et elle a renoncé.

Quand elle a entendu Sari et Mako dire dans la cour de Fairy Hakata que Keigo Masuo et Yoshino sortaient ensemble, franchement, elle a eu du mal à y croire. Les rumeurs qu'elle avait entendues jusqu'ici n'évoquaient que des histoires splendides, comme le fait qu'il avait tel rendez-vous galant avec une présentatrice locale de télé, etc., dignes du personnage le plus fameux de la fac.

Et maintenant, on disait que ce Keigo Masuo fréquentait Yoshino Ishibashi qui, parmi les filles de Fairy Hakata, était tout juste au-dessus de la moyenne.



Après avoir encaissé les primes de ses principaux clients dans la matinée, Sari revient au bureau de Hakata en contenant son impatience.

Durant sa tournée, elle a envoyé à Yoshino plusieurs SMS qui sont restés sans réponse, elle lui a aussi téléphoné à la pause, mais le répondeur a aussitôt embrayé.

Evidemment, ça ne veut pas dire qu'il lui est arrivé quelque chose, mais depuis qu'au bureau ce matin-là elle a vu le reportage du Wide Show sur le col de Mitsuse, elle se sent troublée sans savoir pourquoi.

De retour au bureau, elle appelle aussitôt celui de Tenjin où travaille Yoshino. Au moment de faire le numéro, elle oscille entre le désir de la trouver là-bas et le pressentiment qu'il n'y a pas de raison qu'elle y soit, le bout de son doigt tremblote.

La dame d'âge mûr décroche pour annoncer comme le matin que Yoshino est absente : « Elle devait aller

directement chez un client et venir au bureau à 11 heures. Tiens, elle n'est toujours pas là, semble-t-il. »

Après avoir raccroché, Sari parcourt des yeux le bureau désert à la pause-repas. Au bout de sa ligne de mire, le bureau du directeur commercial, avec une plaque posée dessus qui signale son absence. Dès qu'elle le voit, elle a une idée : « Tiens, je vais rappeler le bureau de Tenjin pour avoir le numéro de téléphone des parents de Yoshino. »

Juste alors, elle entend la télé dans la salle d'accueil. Elle se retourne, deux ou trois employés sont scotchés devant le poste. D'autres informations, sans doute, sur l'affaire du col de Mitsuse. Attirée par le son de la télé, Sari rejoint ses collègues. A son entrée, le claquement de ses talons ne fait se retourner personne.

Sous le vrombissement de l'hélicoptère qui filme la vallée très encaissée où l'on a découvert le corps, le reporter transmet le signalement de la victime d'une voix perçante.

« Sari... »

Elle regarde du côté de la voix. L'écran télé l'absorbait tellement qu'elle ne s'est pas aperçue que Mako était là.

« Yoshino a rappelé ? » dit Mako qui paraît déjà plus triste qu'inquiète.

Sari fait signe de la tête que non.

« Tiens, regarde », dit Mako en pointant du doigt la télé.

L'image passe de la vallée très encaissée au signalement de la victime. La coiffure, les vêtements, le physique correspondent à la Yoshino qu'elles ont quittée la veille au soir.

Sari prend la main de Mako pour l'amener un peu à l'écart. Apparemment, Mako, qui a regardé la télé toute

la matinée, a pris peur et elle suit Sari sans regimber jusqu'à son bureau.

« Il vaudrait mieux en parler à quelqu'un, tu ne crois pas ? dit Sari.

— Oui, mais à qui ?

— Peut-être au directeur commercial ? Au fait, Mako, tu dois bien avoir les coordonnées des parents de Yoshino ?

— Ah oui, elle a pu rentrer chez ses parents... »

D'un air soulagé, Mako sort son portable de son sac.

Sari regarde en alternance Mako qui appelle les parents de Yoshino et les images télé du col de Mitsuse.

Après une tonalité qui semble durer une éternité, Mako prend la parole en jetant un coup d'œil furtif en direction de Sari :

« Allô, je suis Mako Adachi. S'il vous plaît, Yoshino est là ?... Ah, non, tout le plaisir est moi. Ah non... Ah non... Ah oui... Non... »

Cela dure un moment, puis elle éloigne brusquement le portable de son oreille et bouche le haut-parleur de la main avant d'orienter l'appareil en direction de Sari en disant : « Que faire ? Je peux leur dire que Yoshino n'est pas rentrée depuis hier soir ? »

Face à cette question imprévue, Sari ne trouve pas les mots tout de suite. Si on n'en parle pas, l'histoire n'ira pas plus loin, et d'ailleurs rien ne dit qu'il s'est passé quelque chose, et si Yoshino rentre à l'improviste, elles auront appris pour rien à ses parents qu'elle a découché.

« Dis-leur juste que tu as téléphoné parce que Yoshino a dit qu'elle rentrerait chez eux cet après-midi. Mais qu'elle pourrait tout aussi bien revenir ici bientôt. »

Mako répète mot pour mot le mensonge que Sari a improvisé. En l'entendant, Sari a l'impression qu'elles se font des idées.

Après avoir raccroché, Mako dit avec insouciance : « Elle m'a dit que si Yoshino arrivait, elle lui dirait de me rappeler ».

La situation évolue soudain lorsque, trente minutes après, Suzuka Nakamachi revient au bureau.

Tout en regardant le Wide Show qui continue de transmettre des nouvelles, Sari et Mako débattent sans fin pour savoir s'il vaut mieux en parler au directeur commercial ou à la police, ou bien attendre encore un peu le retour de Yoshino.

Dès qu'elle voit Suzuka Nakamachi entrer dans le bureau, Sari lui lance :

« Quelqu'un a les coordonnées de Keigo Masuo ? »

Tout en tournant la tête vers la télé, Suzuka accourt vers elle :

« Il paraît que Masuo a disparu depuis deux ou trois jours. »

A ces mots inattendus, Sari et Mako échangent d'instinct un regard et répètent à l'unisson :

« Disparu ?

— Oui. Evidemment, je ne le tiens pas de Masuo mais d'une relation de ses relations. Voilà deux ou trois jours qu'il est injoignable, tout le monde le cherche. Mais peut-être qu'il n'a pas disparu et qu'il est tout simplement en voyage quelque part...

— Mais... ! »

C'est Mako qui a crié. Et Sari enchaîne :

« Hier soir, il avait rendez-vous au parc avec Yoshino !

— Vous n'avez toujours pas de nouvelles de Yoshino ? demande Suzuka en lorgnant vers la télé qui retransmet l'affaire.

— Non, pas encore, répondent Sari et Mako en secouant la tête.

— En ce cas, il vaudrait mieux en parler à quelqu'un. Bien sûr, la disparition de Masuo n'est peut-être

qu'une rumeur ; peut-être qu'il avait bien rendez-vous là-bas avec Yoshino hier soir. »

Devant l'attitude amicale de Suzuka, si contraire à son habitude, Sari se sent un peu forcée de réagir.

Quand elle dit : « La police ? » en inclinant du chef, Suzuka répond : « On en parle d'abord au directeur commercial de Yoshino. Mais pas par téléphone, il vaut mieux y aller directement. »

Sari et Mako quittent le bureau, comme tirées par la main par Suzuka.

Le bureau de Tenjin où travaille Yoshino est à quelques minutes en taxi. Là-bas aussi, la télé est allumée, plusieurs personnes suivent les nouvelles en grignotant leur *bento*¹.

En se poussant à la queue leu leu, Sari et les autres parviennent devant le directeur commercial du secteur de Tenjin, Gorô Terauchi.

Sari brosse la situation à Gorô Terauchi qui somnole sur sa chaise. Evidemment, on se fait des soucis inutiles, on ne sait rien de sûr.

Mais elle n'a pas plus tôt précisé que le signalement de la victime ressemble à Yoshino qu'il vire de couleur.

Voilà bientôt quatre ans que Gorô Terauchi est directeur commercial au bureau de Tenjin des Assurances Heisei. Il est entré dans cette société par recrutement local, a travaillé dur durant vingt ans et obtenu enfin le titre de directeur de ce bureau, le second en importance à Fukuoka, qui compte cinquante-six employés.

Terauchi a un petit problème à la jambe droite, qu'il traîne en marchant, ce qui ne l'empêche pas d'exercer ses activités. Quand il déambule dans son bureau, il a

1. *Bento* : boîte-repas.

l'air plutôt lent. En revanche, il a le nez fin pour lever le client, et le bruit court aussi que, plus jeune, il séduisait les employées démissionnaires en vue de reprendre leurs clients, et que c'est ainsi qu'il a obtenu son poste actuel.

Lorsqu'il est devenu directeur, Terauchi a décidé de s'amender. Selon son nouveau contrat, il ne travaillait plus à la commission. C'est ainsi qu'il a voulu devenir un bon père de substitution pour les employés qui, plus jeunes que sa propre fille, voulaient à tout prix gagner de l'argent.

De fait, il prête toujours attention à ce que racontent les jeunes employées. Il croit que plus elles discutent avec lui, plus il entretient avec elles un lien fort. A part qu'elles ne lui demandent pas des conseils sur la vie et l'amour mais sur des problèmes du genre « mademoiselle Machin a fait les yeux doux à mon client », « ma famille m'a pris en grippe tellement je les harcèle pour signer des contrats » et ainsi de suite. Ces tracasseries, il les a subies vingt années durant jusqu'à l'écœurement et ne veut plus en entendre parler.

Cependant, ces trois dernières années, depuis qu'il est devenu directeur, le bureau de Tenjin a pris un essor considérable. Son prédécesseur était si hystérique que les nouveaux employés se barraient dès le stage de formation. Or, dans ce genre de milieu d'affaires où l'on accroît le nombre de nouveaux clients en renouvelant les employés, le premier travail du directeur, c'est de flatter l'employé plus que le client.

Lorsque Sari Tanimoto et Mako Adachi l'informent que depuis la veille au soir elles n'arrivent pas à joindre Yoshino Ishibashi, entrée comme elles dans la société au printemps, et qu'en plus la victime découverte au col de Mitsuse lui ressemble, Terauchi éprouve d'abord un brin de colère. Non pas contre le crime ou le criminel,

mais par rapport au fait que la réputation du bureau de Tenjin risque d'en pâtir, et puis qu'une petite compétition va s'engager pour reprendre les clients de Yoshino, et puis encore que Sari et les autres n'ont pas du tout mesuré l'urgence de la situation où est impliquée leur collègue.

Quand Sari a fini de parler, Terauchi téléphone d'abord à la succursale de Fukuoka des Assurances Heisei. La secrétaire qui répond est empotée, il élève le ton malgré lui : « Ça va, c'est bon ! Passez-moi le directeur du service des affaires générales. »

Mis au courant de la situation, le directeur des affaires générales répond timidement : « A... alors, pou... pour le moment, la police... » On n'est pas sûr encore que la victime soit Yoshino, mais comme Terauchi annonce la chose de façon quasi affirmative, le directeur des affaires générales semble bien envisager, sans donner d'instruction particulière, de s'en remettre à Terauchi.

Après avoir raccroché, Terauchi lève les yeux vers les trois filles qui, l'air absent, attendent de l'autre côté du bureau.

« Je vais contacter la police, annonce-t-il.

— Comment ?... Ah oui, disent-elles en hochant la tête d'un air vague.

— Vous ne pouvez pas la joindre depuis hier, c'est ça ? Elle avait les vêtements correspondant au signalement de la télé, c'est bien ça ? » leur hurle-t-il.

Plantées là, agglutinées, effrayées, elles opinent de la tête toutes en même temps.

Il fait le 110 et obtient le service des enquêtes criminelles. La femme qui répond en premier est très polie, c'est peut-être pour ça qu'il trouve un peu autoritaire le ton de l'inspecteur qui reprend la communication et exige des explications détaillées.

A l'autre bout du fil, il sent soudain que les choses bougent et se précipitent. Est-ce que sa voix s'échappe des haut-parleurs ou que plusieurs récepteurs la captent, toujours est-il qu'il a l'impression que plusieurs personnes l'écoutent.

Sur les consignes de la police, il appelle un taxi. Sari Tanimoto et les deux autres veulent l'accompagner, mais il se dit qu'il faudra éventuellement identifier le corps et les persuade de le laisser y aller seul d'abord.

Arrivé au commissariat, il donne son nom à l'accueil, on le mène au service des enquêtes criminelles au quatrième étage et l'inspecteur qu'il a eu au téléphone apparaît. Terauchi présente à cet inspecteur de haute taille sa carte professionnelle et la carte de visite dont il s'est muni. On l'entraîne vers la chambre mortuaire. En chemin, l'inspecteur lui demande des détails sur l'emplacement du bureau de Tenjin et de Fairy Hakata.

C'est comme à la télé et au cinéma. Dans la pièce où brûle de l'encens, d'un air cérémonieux, l'inspecteur ôte la bâche vert clair qui recouvre le corps.

Aucun doute. C'est bien Yoshino Ishibashi, tout juste entrée à la société ce printemps, qui est allongée là.

« C'est bien elle », dit Terauchi en déglutissant. Il s'étonne d'énoncer si naturellement le texte qu'il a déjà entendu à la télé et au cinéma.

« On l'a étranglée », dit l'inspecteur, et Terauchi tourne son regard vers le cou de Yoshino. Sur sa nuque pâle, il reste une marque couleur bordeaux.

Elle souriait au bureau ou se précipitait juste à temps pour la réunion du matin : ces scènes lui reviennent à l'esprit. Il s'étonne de se rappeler si clairement son visage parmi ceux d'une cinquantaine d'employés.



A l'heure où Terauchi identifie le corps, Yoshio, le père de Yoshino Ishibashi, est dans son séjour à Kurume, à trente kilomètres de là : après avoir déjeuné sur le tard, il s'est allongé avec le coussin pour oreiller.

Ainsi placé, il a vue sur l'intérieur de son magasin, fermé le lundi. A l'intérieur, pas de lumière, le soleil filtre par la vitre de la porte d'entrée, et l'ombre des lettres peintes en blanc, *Salon de coiffure Ishibashi*, se reflète sur le sol bétonné.

Yoshio a repris le magasin fondé par son père juste après la naissance de Yoshino. Au début, il n'en avait que pour son groupe de rock avec ses potes et ne faisait que sortir en harcelant ses parents pour qu'ils lui donnent de l'argent, mais Satoko, sa femme, l'a persuadé d'apprendre la coiffure. Le père de Yoshio est mort d'une hémorragie cérébrale l'année où Yoshino est entrée à l'école primaire et sa mère était morte dix ans auparavant. C'est à ce moment-là que Yoshio et les siens avaient quitté l'appartement voisin pour emménager dans cette maison. Il lui arrive de se demander ce qu'il aurait fait si Satoko n'était pas tombée enceinte de Yoshino. Mais il a beau y réfléchir, aucune autre vie que celle-là ne lui vient en tête. Depuis toujours, Yoshio déteste la profession de son père. Il est devenu coiffeur, faute de mieux, quand Yoshino est arrivée. En un certain sens, c'est pour sa fille qu'il l'a fait. Et pourtant, ces derniers temps, Yoshio sent dans sa chair l'aversion irraisonnée de sa fille pour le travail qu'il exerce.

Pendant qu'il regarde vaguement le magasin plongé dans le noir, Satoko lance de la cuisine : « Tu crois qu'elle va rentrer ? A midi passé, une de ses collègues a appelé pour dire qu'elle rentrerait peut-être.

— En tout cas, ce doit être encore un truc comme “Présentez-moi quelqu'un qui veut prendre une assurance...” »

Yoshino n'aime pas trop ça, mais Yoshio, désœuvré, pense aller la chercher en vélo à la gare de Nishitetsu.

Quand la police téléphone, il somnole. Bien plongé dans son rêve, il croit entendre Satoko décrocher et répondre : « Euh, oui, oui. C'est ça. Oui... »

« Dis donc, toi ! » L'appel de Satoko le fait sursauter. La voix qu'il entend au loin résonne de tout près dans sa maison exiguë.

Quand il se retourne, Satoko, couvrant le combiné de la main, l'écrase du regard.

« Toi... Ecoute un peu... Je ne sais pas... C'est la police... »

A ces mots hachés de Satoko, Yoshio se lève et répète : « La police ? »

La main de Satoko, qui tient le combiné sans fil, tremblote.

« Elle dit quoi, la police ? demande-t-il avec un geste de recul par rapport au combiné qu'elle pointe vers lui.

— Ecoute, demande-leur toi-même. Je n'ai pas bien compris, moi... »

Le regard de Satoko ne fixe plus rien. Yoshio voit nettement le sang refluer soudain de son visage.

Il lui arrache le combiné des mains et hurle « Allô ! » dans le téléphone.

A l'autre bout du fil, il entend une voix féminine, qui n'a rien d'administratif, mais elle parle bas, on capte mal. C'est le téléphone sans fil que Yoshino a choisi et acheté l'année d'avant. Depuis lors, il y a de la friture sur la ligne et il n'aime pas trop cet appareil, mais Yoshino lui a dit : « Ce sont les ondes, c'est normal » et il s'est résigné à s'en servir... Aujourd'hui, cela résonne comme un fort bourdonnement à ses oreilles.

« Pardon ? Vous dites ? Comment ? »

On dirait qu'il ne s'adresse pas à son interlocutrice, qui l'informe que Yoshino est impliquée dans un accident et

l'invite à passer tout de suite au commissariat identifier le corps, mais au grésillemeut qui fait écran.

Il raccroche le téléphone, Satoko est assise par terre à côté de lui. L'air moins surpris que résigné.

« Allez, on y va. »

Yoshio tire Satoko par la main.

« Je n'y crois pas ! Un directeur de société qui a plusieurs dizaines d'employés ne peut pas se rappeler tous les visages. »

Il tire vigoureusement par la main Satoko, qui s'écroule. Ses fesses, devenues de plus en plus charnues depuis la naissance de Yoshino, glissent sur le vieux tatami.

« Elle rentre aujourd'hui ! Yoshino doit rentrer à la maison aujourd'hui ! »



Lorsque Terauchi, après en avoir fini avec l'identification au commissariat, contacte le bureau de Tenjin, il est 15 heures passées. Après son départ, dans l'attente inquiète de son retour, les employés du bureau se regroupent autour de la télé dans la salle d'accueil, Sari au milieu, et zappent pour trouver une émission sur l'affaire.

Dès qu'on entend résonner la voix de l'employé qui répond à l'appel de Terauchi, Sari fonce la première. Mako, qui la suit des yeux, a une intuition : « Alors, Yoshino a bien été tuée... »

Juste après, en prenant le combiné, Sari hurle : « Comment ? » Tous les regards convergent vers Mako quand elle dit d'une voix éteinte : « C'était bien ce que je craignais... »

Après avoir écouté les nouvelles données par Terauchi, Sari raccroche et se met à parler comme si elle

avait reçu une décharge électrique. Elle a beaucoup de choses à annoncer, on dirait que les mots débordent tous en même temps de sa bouche.

La victime, c'est bien Yoshino, on l'a étranglée, Terauchi lui a dit d'attendre sur place son retour... A mesure que Mako regarde Sari parler comme si elle haletait, son corps se met à trembler presque bruyamment. Elle sent quelqu'un à côté d'elle la prendre par l'épaule et lui demander : « Ça va ? » mais elle ne peut même pas lever les yeux pour voir de qui il s'agit. Le bureau, que d'habitude elle trouve un peu vide l'après-midi, lui paraît soudain exigü. Elle cherche de l'air, mais d'autres l'ont déjà inspiré, et elle a beau en chercher encore, cet air n'arrive pas jusqu'à son corps. Elle n'entend pas la voix de Sari qui continue à parler devant elle. Chacun donne son avis, mais elle ne voit que leurs bouches qui s'agitent comme dans une noyade collective. Mako hurle du fond de son cœur : *Que quelqu'un pleure ! Si quelqu'un pleure là, maintenant, je pourrai pleurer moi aussi. Si je me mets à pleurer, je pourrai enfin respirer à l'aise.*

« Il a dit que la police allait venir et qu'il faudra expliquer en détail où et quand on a quitté Yoshino hier. »

A la voix quasi menaçante de Sari, Mako approuve du chef. Elle ne s'aperçoit pas qu'elle se lève de sa chaise. Ses genoux s'entrechoquent. Elle sent ses pieds loin d'elle. Il lui semble qu'on l'a mise au piquet dans un endroit très élevé.

Mako songe que Yoshino et Sari étaient un peu en rivalité. Bien sûr, elles ne se disputaient pas directement mais elles se servaient d'elle, Mako, pour dire du mal l'une de l'autre.

Par exemple, Yoshino avait fièrement appris à Mako qu'elle sortait de temps en temps avec un homme en

utilisant un site de rencontres mais elle ne voulait pas que Sari le sache : « Ne lui dis surtout rien. » Mako ne voyait pas pourquoi cacher des choses comme ça, rencontrer parfois quelqu'un, aller au resto ensemble, mais Yoshino, elle, trouvait la chose agréable mais honteuse et ne tenait pas à ce que Sari apprenne ce point faible. A l'époque où elles venaient de s'installer à Fairy Hakata, Sari avait demandé par plaisanterie : « Yoshino, ta famille habite Kurume, non ? Et ton nom, c'est Ishibashi. Tu ne serais pas parente du PDG de Bridgestone ? » Mako, qui savait déjà que la famille de Yoshino était dans la coiffure, pensait que son amie dirait que non, mais en fait celle-ci avait répondu sans broncher : « Ma famille, dis-tu ? Oui, ce sont des parents éloignés.

— Tu blagues ou quoi ! »

Bien entendu, Sari avait monté le ton comme si elle hurlait. Surprise par sa voix, Yoshino s'était hâtée d'ajouter : « Mmm... mais nous sommes des parents très très éloignés. »

Sari partie, Yoshino avait dit à Mako : « Ne dis à personne que mon père est coiffeur. » Mako avait voulu répliquer mais le visage de Yoshino était devenu si féroce que, de peur de perdre l'amie qu'elle s'était enfin trouvée, elle avait dit : « Bon, d'accord. »

Elle ne comprenait pas pourquoi Yoshino affabulait de la sorte. Alors qu'elles s'étaient liées d'amitié toutes les trois, Mako trouvait ces mensonges vraiment bizarres.

Elle ne savait pas leur nombre exact, mais Yoshino avait toujours au moins quatre ou cinq amis en ligne. Parfois, en l'absence de Sari, elle lui montrait les messages de ces hommes.

« Tiens, regarde ce pervers », commentait-elle en lui montrant un message qui disait : *Merci pour ta photo !*

Tu es vraiment mignonne ! J'ai bien dû la contempler pas loin d'une heure ! Et parmi ces messages, il y en avait de vraiment dégoûtants.

Yoshino devait rencontrer trois ou quatre des hommes dont elle avait fait connaissance sur ce site. Elle ne manquait pas d'en parler à Mako. Sans préciser son âge ni ce qu'il faisait ni la tête qu'il avait, mais seulement des choses secondaires comme : « Il m'a payé un filet à 15 000 yens dans un resto connu de grillades » ou « Il conduit une BMW ».

Mako écoutait toujours ces histoires en silence. L'envie ne lui était jamais venue d'en faire autant. Plutôt que de dîner avec quelqu'un qu'elle voyait pour la première fois, ce qui n'aurait fait que la mettre sous tension, elle préférerait lire un livre dans sa chambre. Pour cette raison-là aussi, elle ne se lassait pas d'écouter Yoshino en parler. Parfois même, il lui semblait que Yoshino jouissait pleinement à sa place d'une jeunesse à laquelle elle-même se sentait étrangère.



« Sari a dû vous dire que ce n'était peut-être pas avec Keigo Masuo que Yoshino avait rendez-vous hier soir, répond Mako lors de l'interrogatoire individuel de police qui a lieu dans le hall de Fairy Hakata, mais moi, je crois qu'elle avait bien rendez-vous avec lui... J'ai entendu dire par Suzuka Nakamachi que Masuo avait disparu depuis quelques jours. Mais s'ils avaient l'intention de se contacter, rien ne les empêchait de le faire. Peut-être aussi que Masuo a eu un contretemps, mais hier soir, ne serait-ce que pour très peu de temps, ils avaient bien décidé de se voir... »

A ce moment-là, tout en parlant, Mako a de menus regrets. Quand le jeune inspecteur lui a demandé :

« Voulez-vous me dire tout ce que vous savez de Yoshino Ishibashi ? », elle a d'abord raconté que Yoshino ne s'entendait pas bien avec Sari et fréquentait un site de rencontres, et elle a l'impression d'avoir donné une mauvaise image de Yoshino.

Dans le hall d'entrée, il n'y a que le jeune inspecteur et elle. Bien sûr, des policiers pressés en uniforme viennent parfois donner des informations au jeune inspecteur, mais sinon, ils ne sont que tous les deux, assis de part et d'autre de la table en verre revêtue d'une toile cirée avec un motif de dentelle. Pour Mako, c'est une première de se retrouver face à un inspecteur et de lui parler. Il a une petite cicatrice à côté du sourcil droit. Les muscles de ses bras font plisser son costume.

« Vous pouvez me donner plus de détails sur ces amis qu'elle rencontrait sur ce site ? »

C'était vers le début du mois dernier, un dimanche, une pluie glacée tombait depuis le matin. Une pluie pas si violente mais qui, quand Mako a regardé par son balcon du deuxième étage, semblait absorber tous les bruits de la ville.

Pendant qu'elle contemplait le paysage, Yoshino est arrivée dans sa chambre pour lui proposer d'aller à la supérette. A la supérette ? Tu pourrais y aller toute seule, a pensé Mako, mais elle se serait montrée blessante si elle l'avait dit et elle ne se voyait pas non plus refuser en prétendant avoir des choses à faire.

Parapluie à la main, elles ont pris la direction de la supérette près de la gare de Yoshizuka. Tout en évitant les flaques d'eau, Yoshino a tendu son portable vers Mako en disant : « Tiens, regarde-moi ça. »

C'était l'image d'un jeune inconnu. « C'est un mec avec qui j'échange des messages depuis peu », lui a appris Yoshino.

Mako a tourné son regard vers l'écran à cristaux liquides où adhéraient des gouttes d'eau. L'image n'était pas nette, mais il avait l'air sauvage, le teint mat, le nez droit, les yeux tournés vers l'objectif, l'air un peu triste mais si bien fait de sa personne qu'on ne se lassait pas de le regarder.

« Qu'en penses-tu ? » a demandé Yoshino, et Mako de répondre docilement : « Il est hyper beau, non ? »

A vrai dire, si on peut y faire connaissance de ce genre d'homme, s'est même dit Mako, ce site de rencontres ne doit pas être si mal.

Apparemment satisfaite, Yoshino a repris :

« Mais je n'ai pas l'intention de le revoir. C'est que... voilà, j'ai Masuo, a-t-elle dit en faisant exprès de refermer violemment son portable.

— Tu dis que tu n'as pas l'intention de le revoir... Alors, tu l'as déjà rencontré ?

— Dimanche dernier.

— Ah bon ?

— C'est ce mec qui m'a abordée au parc devant Solaria.

— Ah oui...

— Ne dis rien à Sari, d'accord ? En réalité, je ne me suis pas fait draguer par hasard, j'avais rendez-vous avec lui.

— Hum... Ah bon ? »

Si elle a honte de contacter ces hommes sur des sites de rencontres, elle ferait mieux d'arrêter, s'est dit Mako. Elle ne comprenait pas le caractère de Yoshino qui, d'un côté, voulait faire des cachotteries, et de l'autre, arborait fièrement la photo d'un de ces hommes.

« Il a un beau visage, mais il ne dit rien d'intéressant. Ce n'est pas du tout marrant d'être avec lui. Il a un travail plutôt physique, rien de reluisant. »

Yoshino a plié son parapluie avant d'entrer dans la supérette, puis continué son récit. Mako n'était pas spécialement venue pour acheter, mais une fois entrée dans la supérette, une envie subite de sucreries lui est venue.

« ... S'il ne s'agit que de sexe, il est parfait. »

Lorsque Yoshino lui a soudain murmuré ça au creux de l'oreille, Mako tendait la main vers les flans aux fraises.

« Quoi ? »

D'instinct, Mako a épié les alentours. Par chance, personne au rayon friandises. A la caisse, deux employés se consacraient à une dame qui voulait se faire livrer un colis.

« Donc, côté sexe, tout va bien, a susurré Yoshino à Mako avec un sourire entendu, en tendant la main vers les éclairs.

— Tu veux dire que... tu l'as déjà fait ? Le jour de votre première rencontre ? » a dit Mako, les yeux écarquillés.

Tout en choisissant diverses sortes d'éclairs, Yoshino a précisé avec un sourire écoeurant : « Mais c'est pour ça que je l'ai rencontré. Comment dire, il fait ça très bien. Je ne peux pas m'empêcher de crier, on dirait qu'au lit il me manipule à sa guise. Ses doigts agiles glissent sur mon corps. Je me croyais allongée sur le dos, mais quand je m'en suis aperçue, j'étais déjà à plat ventre avec ses doigts qui caressaient mon dos et mes fesses. Mon corps était vidé, j'ai voulu retenir mes forces, mais il a suffi qu'il pose sa main sur mes genoux pour que je ne sente plus mes jambes. Ça me gêne un peu de crier d'habitude, mais avec lui, je n'ai pas honte du tout. Je peux donner de la voix à volonté. Et plus je crie, moins je peux me contrôler. C'était une petite chambre d'hôtel, mais j'avais l'impression qu'on était perdus

dans l'immensité, et pour la première fois, j'ai léché éperdument les doigts d'un homme. »

Tout en surveillant les alentours, Mako écoutait l'histoire éhontée de Yoshino, oublieuse de l'endroit où elle se trouvait. Elle aurait voulu repousser cette histoire loin d'elle, mais en même temps elle s'imaginait en train de ramper sur un drap blanc comme pour échapper aux caresses. Et elle voyait courir sur sa peau les doigts de l'homme dont Yoshino venait de lui montrer la photo, et sans l'avoir jamais rencontré, elle entendait sa voix qui lui disait de s'abandonner.

Dehors, le paysage urbain, mouillé de pluie, était lourd. Au moment de régler en caisse, Yoshino a changé de sujet pour parler des scènes de violence du film *Battle Royale* qu'elle avait vu récemment, des scènes si cruelles qu'elle s'était sentie mal à l'aise.

« Alors tu ne veux plus revoir cet homme ? » a demandé Mako.

Le regard traversé d'un éclair de malice, Yoshino a dit : « Ah, mais si tu veux, je te le présente ? »

— Non, arrête », a aussitôt refusé Mako. Il lui semblait que Yoshino, l'observant à la dérobée, avait deviné la scène où elle se voyait sans pudeur en action.

Mako avait la vague impression que Yoshino la tenait pour inférieure en tant que femme. Certes, à vingt ans, elle n'avait jamais fréquenté de garçon et, à la différence de Sari, ne tentait pas de s'en cacher. C'était normal que Yoshino, la plus expérimentée des trois, la sous-estime.

Mais même si Yoshino lui parlait tant et plus de ses histoires avec ces hommes, Mako ne ressentait aucun complexe d'infériorité. Ces rendez-vous avec des hommes rencontrés sur un site, les différents épisodes avec Keigo Masuo, tout cela était quelque part loin d'elle, comme les feuilletons qu'elle voyait à la télé. Elle

n'éprouvait ni envie ni mépris. Mais cette fois-ci, précisément, l'histoire de Yoshino l'avait touchée au cœur. Elle aurait dû la laisser continuer à s'épancher sur ses relations masculines sans broncher mais, ce jour de pluie dans la supérette, elle s'était imaginé que la caressait un homme qu'elle n'avait jamais rencontré, elle avait envié Yoshino d'avoir réellement reçu ces caresses, et méprisé du fond du cœur cette fille indécente qui avait fait ça à son premier rendez-vous avec un homme rencontré sur un site, alors qu'elle avait déjà quelqu'un, le dénommé Keigo Masuo. Cela dit, plus elle la méprisait, plus elle avait peur de finir par lui ressembler.

A la différence de Yoshino, je ne suis pas du genre à utiliser un site de rencontres pour connaître des hommes. Mais je ne suis pas non plus comme Sari qui, tout en dénigrant Yoshino dans son dos parce qu'elle passe à l'acte, meurt d'envie de faire pareil.

Un jour, si possible, je voudrais épouser un gars de Kumamoto et fonder avec lui une famille heureuse. C'était son seul souhait, mais dès qu'elle s'était imaginée sous les caresses du mec de Yoshino, elle avait dû se rendre à l'évidence : ce rêve n'existait que pour être brisé.



« Voyons... »

L'inspecteur avec la cicatrice au sourcil droit dévisage Mako.

Les rayons ardents du soleil couchant pénètrent dans le hall. Par le mince interstice de la porte automatique, le vent s'engouffre avec un sifflement sinistre.

Depuis tout à l'heure, outre l'inspecteur qui écoute le récit de Mako, cinq ou six policiers font la navette entre l'entrée et la chambre de Yoshino au premier.

Chaque fois que Mako les voit qui transportent ses affaires dans des cartons, elle se dit : « Hélas, c'est bien vrai que Yoshino a été tuée ! » mais elle ne peut éclater en sanglots, comme Sari qu'on a interrogée avant elle. Ce n'est pas qu'elle ne soit pas triste. Mais les larmes ne lui viennent pas aux yeux.

« Alors, mademoiselle Yoshino Ishibashi vous a parlé de ces trois hommes, et c'est tout ? »

La question du jeune inspecteur la fait soudain revenir à elle.

« Oui oui, opine-t-elle.

— Deux l'été dernier, et un à la fin de l'automne. Les hommes qu'elle a rencontrés cet été, tous deux de Fukuoka, l'ont emmenée au restaurant où lui ont acheté des vêtements. Vous ne savez pas leur âge, mais ils sont bien plus âgés qu'elle...

— Oui, c'est ça.

— Et puis celui de la fin de l'automne, il est de Saga, c'est un étudiant et elle sortait parfois avec lui pour se balader en voiture ?

— Oui, c'est ce qu'elle m'a dit.

— Il n'y en a pas d'autres, c'est bien ça ?

— Non, il n'y a que ces trois-là dont je me souviens nettement. Il se peut qu'elle m'ait parlé d'autres... Et pour ce qui est des échanges de messages, je pense qu'il y en avait beaucoup plus. »

Mako parle d'une seule traite, intimement persuadée qu'elle collabore à l'enquête et ne dit pas de mal de Yoshino.

« En dehors de vous, mademoiselle Yoshino Ishibashi n'a raconté ces histoires à personne ? »

Le jeune inspecteur a des ongles soignés au bout de ses longs doigts. Peut-être par manie, il s'enfonce la pointe des ongles dans le gras du doigt en y laissant des marques profondes.

« Je crois qu'elle n'a raconté ça qu'à moi.

— Alors, je vais me répéter, mais vous pensez que mademoiselle Yoshino Ishibashi a finalement été voir Keigo Masuo hier soir ? demande l'inspecteur en poussant un gros soupir.

— Sari a l'air d'en douter ; moi, je pense que c'est vrai.

— Je vois...

— Après, quelqu'un a pu l'emmener...

— Evidemment, on suit aussi cette piste. »

Interrompue net par l'inspecteur, Mako se dit qu'elle en fait trop et elle baisse aussitôt la tête.

« En fin de compte, elle a dû rencontrer ce Keigo Masuo. On dit aussi qu'il a disparu... »

L'inspecteur baisse les yeux sur son calepin où s'alignent des caractères mal écrits.

« ... D'accord... Excusez-moi de vous demander autant de choses », dit-il soudain.

Une seconde, Mako n'est pas loin de s'exclamer : « Comment ? C'est déjà fini ? »

L'inspecteur se lève brusquement pour héler le policier en faction devant l'entrée.

« Pardon... dit Mako.

— Oui... ?

— Je peux disposer ?

— Ah, oui oui. Je suis vraiment désolé de prendre sur votre temps. A un moment difficile, avec ce qui est arrivé à votre amie. »

Quand elle sort dans le couloir, elle voit Suzuka Nakamachi, les yeux gonflés de larmes, qui va sans doute subir l'interrogatoire après elle. Mako la dépasse en silence.

A peine dans l'ascenseur, elle se demande pourquoi elle n'en a pas parlé. Ça n'a rien à voir avec cette affaire, pense-t-elle. Reste que parmi les hommes que Yoshino

Qui voulait-elle rencontrer ?

rencontrait sur le site, il y en a un autre dont Mako s'est souvenue. Mais elle n'est pas arrivée à en parler au jeune inspecteur. Si elle l'avait fait, qui sait s'il ne l'aurait pas rangée dans le même sac que Yoshino ? Comme l'amie d'une femme qui se cherche un homme sur un site de rencontres. Elle déteste l'idée qu'on puisse la juger ainsi, c'est pour ça qu'elle n'a rien pu dire au jeune inspecteur.

Sans savoir que cette décision va perturber l'orientation de l'enquête.